Florilège
des concours

Le café
La folie
Si jeunesse savait

La Nouve

Numéro 08 - juin 2025

En marchant

Ma grand-mère disait qu'on apprend en marchant ; peut-être était-elle élève de Socrate ? Sans doute avait-elle la coutume de beaucoup marcher, avant l'emprise de l'automobile et de la facilité.

Difficile de dire si elle avait raison ou tort, mais le dicton m'est resté dans la tête et, quand une épreuve se présente, je préfère l'affronter, avancer coûte que coûte, quitte à me planter !

À la tête de l'équipe de La Piterne, il arrive que j'invite mes compagnons à écouter ma grand-mère. Souvent, ils s'en amusent : ou nous réussissons ensemble, ou ils me voient déconfit des difficultés rencontrées. Je comprends désormais mon aïeule : tant qu'on n'a pas fini, on a encore des choses à apprendre.

Pour parler des derniers mois, avec trois concours, les nouvelles soumises aux commentaires des visiteurs et une seconde version sollicitée près des auteurs, quelles leçons avons-nous tirées ?

La première chose à retenir est votre fort appétit pour les sujets larges, comme *Le café* ou *La folie* et le frein face à un thème plus abstrait, comme *Si jeunesse savait*. Pour ce dernier, nous avions indiqué que nous attendions des histoires, craignant des commentaires définitifs, du "mieux avant" ou "des jeunes devant leurs écrans", etc.

Deuxième enseignement : le plaisir répété des auteurs quand ils reçoivent les commentaires. Cet aspect-là a pénétré notre ADN, et désormais, quand nous réfléchissons à l'évolution de nos activités et du site, nous mettons ce principe dans le cahier des charges.

De notre côté, nous avons aussi appris à ranger vos messages au fur et à mesure de leur arrivée : la procrastination fait des victimes, dont nous faisons partie ! À trop reporter, on a le sentiment confus de recommencer ce qu'on a déjà achevé.

Arrive maintenant le recueil des douze lauréats, quatre à chaque épreuve. Comme le rangement par sujet génère la monotonie ; comme le classement de 1 à 12 est arbitraire ; comme l'ordre alphabétique est prévisible, la discussion a piétiné sur la présentation. Pourquoi ce texte d'abord ? Pourquoi celui-ci à la fin ?

Finalement, l'ordinateur nous a départagés ; il a fourni un rangement aléatoire. Le petit jeu de l'été est de trouver sa "logique artificielle". Les nouvelles sont libres de voyager, comme vous en vacances, alors fouillez, fouinez, lisez dans la variété et l'inattendu.

Jean-Patrick Beaufreton

Sommaire

La toupie....3
Voyage à Nantes....5
Marre de café....7
Sens interdit....9
Vengeance décaféinée....10
Paumé....12
La froideur du temps....14
Titi et Grominet....15
Le peigne....16
Le fil d'argent....18
En quête de valeurs....20
Lina....22
Les adultes....24

Publication de l'Association *La Piterne*
Directeur de publication : Jean-Patrick Beaufreton
Illustrations issues de Pixabay.com
ISSN : 2969-5988

La Piterne aujourd'hui

L'association La Piterne, qui porte La Nouve, conduit d'autres activités. Les visiteurs du site consacré à la nouvelle ont accès à la Nouvethèque, une simple boutique où les membres présentent des livrets pratiques, en réponse aux questions reçues des amateurs d'écriture. De quoi être utiles et financer la structure.

Par ailleurs, Jean-Patrick anime un atelier d'écriture dans sa commune. Le site gratuit, où les membres diffusaient leur prose, restait confidentiel. Ils ont cherché un nom plus parlant et découvert que celui d'Amis des Mots était disponible. Banco, ils ont opté pour cet intitulé.

Puisque derrière tout ça, il y a La Piterne et Jean-Patrick, autant concentrer les efforts et les coûts : le blog de légendes, les éditions de l'association, les activités de l'animateur ; hop, tout le monde sous le même toit.

Pendant l'été 2025, l'animateur garde contact avec ses membres à travers une activité originale : l'atelier estival. Autant pousser les murs et ouvrir l'expérience à vingt places, pas une de plus ; douze semaines d'atelier à distance, avec vingt-quatre invites d'écriture, pas une de moins. Chaque semaine, à partir de juillet, le florilège hebdomadaire paraîtra sur le site : amisdesmots.fr

Quand est-ce que se repose l'animal légendaire de Normandie ?

La toupie

La patience n'était pas le fort de Denise. Elle ne supportait pas d'attendre. D'attendre quoi, me direz-vous ? Tout ! Depuis qu'elle était petite, tout l'impatientait ! En ces années de début de siècle à Paris, la vie n'était pas simple pour les ouvriers. Et elle devait attendre d'avoir le certificat d'études pour travailler et pouvoir aider ainsi sa famille.

Un jour où elle s'ennuyait ferme dans la cour de l'immeuble où elle vivait, elle croisa une vieille femme toute voûtée par les années. Celle-ci vint la voir et lui dit :

— Je te connais, je sais que tu es impatiente, alors je peux t'aider. Prends cette toupie et fais-la tourner pour faire défiler les mois. Ainsi pourras-tu arriver là où tu le souhaites sans attendre. Mais fais-en bon usage, le temps passe vite !

La vieille déposa la toupie aux pieds de Denise et s'en alla.

Interdite, Denise prit l'objet. C'était une toupie en bois rainuré, toute simple. Elle l'examina un moment, puis se dit :

— Qu'est-ce que je risque ? et fit tourner la toupie.

Éberluée, elle se retrouva projetée dans une salle d'attente, assise près de sa tante. Une dame vint les chercher.

— C'est la contremaîtresse, murmura sa tante.

La contremaîtresse dit à Denise :

— Puisque tu as eu ton certificat d'études, je t'embauche. Tu commenceras demain à travailler de 8h à 18h. Ça te convient ?

Denise était trop contente d'entrer dans la vie active et d'ainsi pouvoir apporter sa contribution aux dépenses familiales. La toupie avait rempli ses promesses ! Elle commença le lendemain, un travail d'ouvrière dans la chocolaterie. Les journées étaient longues et se ressemblaient toutes. La seule chose que Denise attendait à présent, c'était le samedi soir.

En août 1914, la France entra en guerre contre l'Allemagne et la vie à Paris devint vite difficile à cause des restrictions de nourriture et de charbon. Denise repensa à sa toupie. Impossible de savoir combien de temps durerait la guerre. Elle fit tourner la toupie en demandant la fin des combats. Et soudain, tout changea autour d'elle. Les cloches carillonnaient, les gens s'embrassaient dans les rues de Paris et criaient : « Vive l'Armistice ! ». La guerre était terminée. La vie reprenait son cours.

Denise était maintenant une jeune fille de vingt ans et depuis quelque temps, son cœur balançait entre deux hommes. Elle ne savait lequel choisir : Pierre le sacristain de l'église ou Alphonse, le frère de sa meilleure amie. Devant un tel dilemme, elle décida de laisser le destin répondre à sa place :

— Si j'utilise la toupie, je me retrouverai peut-être mariée, et ainsi, je saurai quel était l'homme que je devais choisir !

Elle demanda à aller deux années plus loin et tourna la toupie. Elle se retrouva en 1920. Son ventre était énorme, elle était enceinte ! Alphonse était là, près d'elle, qui buvait un coup sur la table de la cuisine. C'était donc lui que le destin avait choisi pour elle, sa meilleure amie était ainsi devenue sa belle-sœur. Hélas, elle comprit aussi qu'entre temps, elle avait perdu son cher papa. Son refus d'attendre l'avait ainsi privée de ses derniers moments.

La vie continua son cours, elle mit au monde une fille puis un garçon un an plus tard. En 1929, elle avait quatre enfants. Elle ne travaillait plus mais attendait toujours quelque chose : la paye à la fin du mois, le dimanche en famille, le retour d'une vie meilleure. En effet, Alphonse était porté sur la boisson et, s'il n'était pas violent envers elle, il frappait ses enfants lorsqu'il était saoul. Cette situation était invivable. Denise n'eut bientôt plus la force d'attendre une amélioration. Alors, elle demanda à la toupie de l'emmener vers des jours plus heureux, et elle la fit tourner de nouveau.

Elle se réveilla dans le joli jardin de sa tante, un beau soir de 1933, sous le cerisier. Elle entendait jouer au loin les enfants. L'air était doux et embaumait. Alphonse était là, charmant et enjôleur, sobre pour une fois, et très amoureux. Elle se donna à lui et se retrouva enceinte d'un cinquième enfant. Pourtant, elle s'était juré de ne pas en avoir d'autre. D'autant plus que le charme et la bonne humeur d'Alphonse n'avaient duré que le temps d'un soir d'été. Elle ne voulait plus attendre d'être enfin un peu heureuse. Pourtant, à cet instant, elle songea à l'avertissement de la vieille femme :

— Fais-en bon usage, le temps passe vite !

La toupie lui avait déjà pris de nombreuses années, mais le bonheur n'a pas de prix. Elle fit tourner la toupie, et se retrouva sous les bombes. Des soldats allemands avaient envahi les rues de Paris et des alertes incessantes précipitaient les gens dans les caves. Alors, elle demanda d'aller à la fin de la guerre et tourna de nouveau la toupie. En 1945, la guerre était terminée. Alphonse était revenu du STO et était bien malade. Néanmoins, il buvait toujours et Denise attendait qu'il meure, ne supportant plus son humeur d'alcoolique et son haleine fétide. Son vœu fut exaucé sans avoir recours à la toupie, et Alphonse s'éteignit en 1946.

Que lui restait-il à attendre à présent, si ce n'est que ses enfants soient heureux, établis et à l'abri du besoin ? Denise retrouva sa toupie et s'interrogea. Était-il temps de

transmettre son secret ? Devait-elle profiter de jours qui seraient peut-être meilleurs ? Elle demanda dix ans, juste dix ans, estimant qu'ainsi, chacun aurait fait son chemin.

En 1956 effectivement, tout allait mieux. Quatre de ses enfants étaient mariés, elle était déjà six fois grand-mère et sa dernière fille conçue sous le cerisier, s'apprêtait elle aussi à convoler. Cette fille-là était la préférée de Denise, celle qui la soutenait, et elle n'avait pas très envie qu'elle la quitte pour se marier. Aussi Denise décida-t-elle cette fois de faire preuve de patience et d'attendre pour voir comment évolueraient les choses. Elle essaya plusieurs fois de décourager sa fille, lui démontrant que son fiancé n'était pas fait pour elle. Elle voulait que sa fille soit plus heureuse qu'elle-même l'avait été. Elle hésita à lui parler de la toupie, voire à la lui transmettre. Mais elle pensa qu'elle en aurait peut-être encore besoin et le mariage eut bien lieu. Sa fille se retrouva très vite enceinte, Denise vit une dernière chance de garder un lien avec sa fille en lui proposant de s'occuper de sa petite fille. La fille accepta et laissa à sa mère le soin de s'occuper de la petite fille qu'elle avait mise au monde.

La vie reprit son cours. Denise était béate devant cette enfant qui lui appartenait presque, sans retrouver les soucis d'un mari, d'un travail. Cette enfant réparait des blessures dans l'histoire de sa grand-mère. Elle grandissait bien, était intelligente et malléable à souhait, Denise n'éprouvait plus aucun besoin d'aller de l'avant, mais aurait plutôt souhaité arrêter le temps. Elle fit le calcul des années perdues et en trouva le nombre impressionnant ! Trente-et-un ans ! C'était énorme ! Une vie. Il ne fallait pas gâcher les années avec sa petite fille, mais au contraire les vivre intensément. Hélas pour elle, sa fille et son gendre reprirent l'enfant avec eux alors qu'elle avait sept ans, et Denise se retrouva seule.

Elle pensait sans arrêt à la toupie, ne souhaitant pas attendre que la vie lui offre des moments de bonheur. Elle les voulait tout de suite, maintenant ! Mais elle avait déjà soixante-sept ans, c'était un peu risqué ou alors, peut-être pouvait-elle l'utiliser avec parcimonie. Alors Denise fit le souhait de ne rencontrer que d'heureux moments à chaque fois qu'elle tournerait la toupie, et elle prit l'habitude de la faire tourner tout doucement. Elle attendait Noël avec impatience : Noël arrivait bien vite et elle se retrouvait en famille. Elle attendait les grandes vacances pour se retrouver avec sa petite fille : les grandes vacances étaient là ! Elle attendait que sa petite fille fasse un beau métier : celle-ci devint professeur. Elle attendait que sa petite fille se marie : elle assista à son mariage. Elle attendit que celle-ci soit mère à son tour : un arrière-petit-fils lui vint. Denise ne vivait plus ainsi que des moments heureux. Si la vie était trop lourde ou trop monotone, elle avait sa toupie ! Elle eut bientôt quatre-vingt-cinq ans et devint fragile. Ses enfants décidèrent un jour qu'elle n'était plus capable de vivre seule et la placèrent en maison de retraite. Denise était désespérée. Si elle faisait tourner la toupie à présent, elle savait que la mort l'attendrait. Et là, elle regretta son impatience des jours passés, toutes ces années perdues pour ne pas avoir à attendre.

Un jour où sa petite fille chérie était venue lui rendre visite, elle se décida à lui confier son secret. Celle-ci l'écouta puis lui dit :

— Cet objet est réellement extraordinaire et tu en as fait l'usage que tu désirais. Mais tu sais, Mémé, tu ne peux pas attendre toujours que le meilleur arrive. Le meilleur est en toi, c'est toi qui le construis. Je comprends qu'on veuille éviter le pire, mais même pendant la guerre, tu aurais peut-être pu vivre des petits bonheurs. Peut-être que ton mari aurait pu te rendre plus heureuse. Tu as toujours cru que le meilleur était à venir. Mais le meilleur c'est aussi toi et moi, ici et maintenant, à nous souvenir des bons moments du passé.

Denise ferma les yeux et confia la toupie à sa petite fille en lui demandant de la brûler. Les paroles de sa petite-fille lui avaient permis d'ouvrir les yeux. Elle avait compris. Elle n'était plus pressée à présent. Elle voulait vivre chaque minute qui lui restait à vivre. Elle attendait la mort avec sérénité.

Sa petite fille fit un grand feu et y jeta la toupie. Rien de bon ne pouvait en sortir. On ne pouvait pas contrôler le temps. La toupie s'enflamma rapidement et une intense fumée s'échappa du brasier.

Au même instant, quelque part en 1910, la petite Denise assise dans la cour de son immeuble ne croisa aucune vieille femme.

Carte blanche à Catherine Poiteau

Bonjour – et merci – à tous ceux qui ont lu ma nouvelle intitulée *La toupie*. Cette histoire m'a été inspirée par la vie de ma grand-mère qui était fort impatiente, mais… ne possédait aucune toupie ! Je suis ou je pourrais être la petite-fille de Denise…

Je suis retraitée depuis six ans et j'ai toujours aimé l'écriture et la lecture. J'ai travaillé pendant plus de quarante ans dans l'enseignement, et c'est à la retraite que j'ai commencé à écrire des nouvelles et surtout osé les soumettre à la lecture d'autrui. Le choix de ce format me permet de donner libre cours à mon imagination dans une construction courte et contrainte qui oblige à aller à l'essentiel et éviter de se perdre dans les détails.

J'ai jusqu'ici participé à plusieurs concours d'écriture, et commence à avoir un petit stock de nouvelles (une quin-

zaine), non éditées, sur des sujets variés. Mon écriture se muscle au fil du temps et je prends suffisamment confiance en moi pour soumettre mes nouvelles à mes proches et recueillir leur avis. Et maintenant, c'est à vous tous que j'ose les présenter. Ecrire est un acte intime alors qu'il est paradoxalement tourné vers l'autre.

Pour chaque nouvelle écrite, je me documente sur le sujet, l'époque, le contexte afin de n'y glisser aucune incongruïté. Je remercie sincèrement les personnes ayant laissé des commentaires sur *La toupie*, cela m'a permis de voir les forces et les faiblesses de mon texte.

À bientôt peut-être pour d'autres nouvelles !

Voyage à Nantes

Au pied de l'escalier l'homme fait une pause ; il contemple la montée qui s'offre à lui et aboutit dans le quartier de son enfance. La trouée dans la falaise, équipée d'un escalier large mais raide, constitue un obstacle dans son parcours. Cette grimpette, qui dans sa jeunesse était objet d'amusement et de sport, lui promet quelques minutes douloureuses. L'âge un peu avancé, les tracas d'une vie bien remplie et quelques excès alimentaires ont affaibli son endurance et alourdi sa silhouette. Il décide alors de s'octroyer une longue pause, se tourne vers le sud, s'appuie sur la rambarde de fer forgé surplombant la route et contemple le fleuve tout proche. Peu à peu le courant d'eau l'hypnotise et déroule en son esprit le souvenir des derniers jours.

La semaine dernière en début d'après-midi Léo s'attardait sur l'esplanade en bord de Loire, l'endroit était idéal pour s'exercer à ses figures préférées en skate ; quand il en était fatigué, il regardait les bateaux amarrés de part et d'autre du pont Sainte-Anne. La mer se trouve à plus de cinquante kilomètres en aval, mais la saveur du voyage et de l'inconnu est déjà ici, dans le vol de quelques mouettes, dans le tintement des divers gréements et l'affairement des marins prêts à mettre les voiles.

Les vacances de printemps lui offraient la liberté de participer aux activités programmées au Parc des Chantiers. La plupart de ses copains avaient quitté la ville et il se retrouvait quasiment seul. Ses parents ne pouvaient dégager des jours de congé en ces périodes propices aux badauds et touristes ; le restaurant familial de l'île de Nantes tournait à plein, dans ce nouveau quartier au bouillonnement culturel intense. Léo venait de découvrir le tiers-lieu récemment ouvert sur le site des anciens chantiers navals ; l'endroit était une pépite pour un esprit de douze ans particulièrement curieux.

En attendant l'ouverture il avait poussé sa balade jusqu'aux anciens hangars réhabilités en bar ou en salle de spectacle. Mais l'activité nocturne serait pour plus tard, tout était fermé hormis un petit chantier d'où émanait une musique d'ambiance et quelques coups de marteau. Le *Saint-Michel II* y reprenait forme grâce à quelques passionnés. Sans attendre, Léo manifesta son intérêt :

— Il est bientôt fini ? vous irez où avec ? vous ferez le tour du monde ?

Le jeune charpentier de marine, ravi d'avoir un interlocuteur, tentait de répondre aux questions qui sortaient en rafales. Gabriel, assis au coin de l'atelier, souriait de cet enthousiasme et sortit de son silence pour participer avec plaisir à la conversation. Ce fut leur première rencontre et immédiatement, comme une évidence, l'ado et le vieil homme connurent une étonnante et intense complicité malgré les soixante ans d'écart.

Au sein du tiers-lieu un fablab avait vu le jour, cet endroit de technologie et de partage les attira comme un aimant. Rapidement Léo conclut un accord avec l'un des spécialistes de l'impression 3D pour l'initier au paramétrage de la machine. L'enjeu était de reconstituer une pièce égarée de sa fusée en Lego. Les jours qui suivirent passèrent dans un intense tourbillon créatif. Gabriel regarda avec stupéfaction les prouesses de l'imprimante, posa des questions techniques sur le matériau qui permettait la réalisation voulue, puis se plongea dans un abîme de réflexion et s'affaira à quelques gribouillages ; pendant ce temps Léo papillonnait d'une activité à une autre avec une vitalité jamais démentie.

Le même bâtiment abritait un centre de documentation bien équipé qui mettait en libre-service des ordinateurs ; Léo en profita et s'en donna à cœur joie sans craindre les restrictions parentales sur la durée de ses connexions. Il surfait sur Internet à la recherche de compléments pour l'exposé qu'il comptait faire en technologie à la rentrée. Gabriel quant à lui avait longuement parcouru les rayonnages de la bibliothèque, piochant avec gourmandise dans l'offre documentaire alléchante ; ensuite, confortablement installé dans les moelleux fauteuils du coin lecture, il dégustait ses trouvailles. A leur troisième visite l'ado se trouva promu professeur, son compagnon lui ayant doucement

demandé s'il pouvait lui montrer quelques astuces pour se servir de l'ordinateur ; apparemment il n'avait pas beaucoup eu l'occasion de pratiquer l'informatique jusque-là. Léo se demanda qui pouvait donc encore vivre sans, mais ne voulut pas le blesser, aussi s'abstint-il de tout commentaire ; il entreprit de lui donner un aperçu de toutes les bases nécessaires selon lui.

Chaque jour en début d'après-midi, avant de se rendre au tiers-lieu, les deux amis se donnaient rendez-vous à l'entrée des Nefs, ces grandes halles industrielles reconverties en jardin féérique. Gabriel avait conçu une passion pour l'endroit et ne se lassait pas de contempler oiseau de paradis et héron, caméléon et araignée géante, toutes ces créatures fantastiques de bois, de métal et d'ingéniosité extrême qui peuplaient le lieu et s'animaient à la demande pour le plus grand plaisir des visiteurs.

Quand le soleil printanier daignait réchauffer l'atmosphère, tous deux aimaient se promener sur les quais, s'approchaient des bateaux en escale pour en découvrir le pavillon et imaginer leur destination. Répondant aux requêtes de son jeune ami, Gabriel évoquait avec discrétion ses voyages passés en Écosse, en Scandinavie et même à New York ; chacun alors, avec les images suscitées, remémorées ou fantasmées, embarquait pour un périple imaginaire. Léo partageait avec lui ses envies d'horizons lointains, dopées à coup de Vendée Globe et de station spatiale internationale ; la terre n'avait pas de limites et l'espace offrait l'espérance de fabuleuses conquêtes. L'homme opinait et souriait ; dans son visage buriné ses yeux scintillaient d'un plaisir intensément vécu.

Les deux semaines de vacances touchaient à leur fin, Gabriel s'était mis au traitement de texte sous la houlette de Léo et tapait avec entrain sur le clavier ; l'adolescent lui avait apporté une clé USB pour sauvegarder ses écrits, mais le vieil homme avait préféré les imprimer, malgré les remarques de son jeune ami sur l'utilisation excessive de papier et la sauvegarde des forêts. Il jubilait dans sa barbe et marmonnait de curieuses réflexions où il était question d'écriture illisible et d'éditeur excédé.

Quand il fut temps de mettre un terme à cette sympathique et fructueuse collaboration et pour remercier son jeune mentor, Gabriel choisit de l'inviter dans une pâtisserie proche, un salon de thé avait-il dit. Léo avait rigolé et lui avait répondu qu'il aimait bien le Bubble Tea, provoquant un froncement de sourcils interrogateur. Attablés devant leurs boissons respectives et quelques gâteaux bien crémeux, leur dernière conversation prit une tournure inattendue.

— Je dois bientôt repartir chez moi, loin de Nantes, et tu vas également retourner à ton collège. Voilà ce que je veux te dire avant que nos vies ne se séparent : J'ai aimé te rencontrer plus que tu ne peux le savoir. La nature t'a doté d'une grande intelligence et du cœur qui va avec, tout t'est possible. N'oublie jamais que ton imagination est ton plus grand trésor, écoute-la et des mondes extraordinaires s'ouvriront devant toi. Quant à cette IA dont tout le monde parle sans cesse et qui a envahi l'écran encore tout à l'heure quand on a allumé l'ordinateur, n'en aie pas peur, apprends à la dompter, elle n'est qu'un outil de plus pour t'aider à réaliser tes rêves.

Les légers nuages qui parcourent le ciel sont maintenant teintés de rose, le vent a fraîchi ; l'homme frissonne et débute l'ascension un peu redoutée. À mi-chemin du grand escalier, il s'arrête et rejoint une petite grille qui s'ouvre dans un imperceptible grincement.

Au sous-sol de la maison incrustée à flanc de falaise, la réserve du musée possède des trésors ignorés de tous. Quand la grande malle-cabine de cuir et d'acier s'ouvre à sa demande, dévoilant une étrange machine, Jules Gabriel Verne y prend place et entame le voyage de retour vers le XIX^{e} siècle, un voyage à reculons…

Carte blanche à Élisabeth Guélaën

Une expérience professionnelle au cœur des livres, au sein d'une médiathèque, a réactivé mon envie endormie de longue date de prendre la plume et de broder mes propres récits le temps de la retraite venue. J'ai alors papillonné d'un atelier d'écriture à l'autre, testant diverses méthodes et sensibilités pour m'aider à réveiller ma créativité littéraire par le jeu des contraintes et des suggestions bienvenues.

Le format de la nouvelle, dans sa densité et sa précision, a séduit mon esprit et embarqué mon imaginaire dans des aventures que je découvre avec plaisir en les écrivant. Je suis au début de ce voyage, je l'espère au long cours, pour arpenter tant de nouveaux mondes…

J'aime tracer des univers poétiques avec les infinies nuances que l'assemblage des mots choisis permet. Je jubile enfin quand mon récit m'emmène vers un horizon mouvant et que j'y touche avec délicatesse une frontière fantastique.

J'affûte ma plume, encore en rodage, en me confrontant aux concours de nouvelles et en recevant le retour des lecteurs que je salue ici.

Marre de café

Me voici à la médiathèque pour le club de lecture. Nous nous réunissons autour d'un café, un samedi matin par mois. Je suis très en avance. J'essaie de lire le journal, dans mon fauteuil, mais n'y arrive pas. Je suis trop préoccupé. Je me sens exclu : je fais partie des non buveurs de café.

Cette particularité entrave bigrement ma vie sociale et ma vivacité. J'exècre la profonde amertume de ce breuvage. J'ai beau y ajouter du sucre, je le trouve toujours trop amer. Et cette petite saveur de brûlé induite par la torréfaction, mes papilles n'en raffolent guère. J'ai tout testé, du robusta à l'arabica, en passant par des mélanges issus de tous les horizons. Il existe pourtant une infinie variété de cafés, de nos jours, aux arômes fruités ou chocolatés, parfois agrémenté de "latte art", de jolies décorations lactées. Je ne dois pas être assez raffiné.

Lorsque je suis obligé de boire du café, c'est au ralenti et avec force grimaces que je ne parviens pas à masquer. Le café me répugne tellement – rien que l'odeur me rend malade – que je n'ai jamais pu me résoudre à acheter une cafetière. Mes pauvres invités doivent s'accommoder de dosettes dissoutes dans des tasses d'eau chaude, dont je me tiens aussi éloigné que possible. Les vrais amateurs de la boisson corsée reviennent rarement chez moi. Je perds ainsi des amis. Qui plus est, selon Montesquieu, le café donne de l'esprit. Me voilà donc réduit à la mollesse spirituelle, à la léthargie intellectuelle ou tout juste à l'esprit de l'escalier. Pour ne pas tomber dans l'inertie, je pourrais boire des sodas caféinés mais j'ai appris qu'ils provoquaient la stéatose hépatique, la maladie du foie gras.

Au bureau, je me tiens toujours éloigné de la machine à café, pour éviter qu'on m'en propose. Mon patron me regarde comme un éberlué lorsque je baye aux corneilles autour de la table de réunion. Il faut dire que nous nous retrouvons parfois aux aurores ou fort tard. Quoi qu'il en soit, je refuse toujours la tasse fumante qu'on me tend. Mon chef m'a déjà fait des réflexions. Je n'ose pas lui répondre que l'abus manifeste de café le rend par trop nerveux. Il suffit de l'observer lorsqu'il n'a pas sa dose, il tremblote comme un junkie en manque.

Malgré tout, ne pas aimer le café est à mes yeux une tare, je le vis très mal. Je dois sans cesse me justifier. Ce n'est pas que je broie du noir, si j'ose dire, mais je me pose des questions. J'ai essayé l'hypnose, sans grand succès. Je n'ai pas trouvé de groupe de parole pour les gens dans mon cas. Je sais que les cafés sont synonymes de convivialité et d'inspiration. Ils ont toujours été des lieux de rencontre pour les artistes, poètes ou cinéastes. J'en suis bien conscient. Ils sont ancrés dans la culture française, font partie du patrimoine, représentent la liberté, un rempart à l'obscurantisme, même. Ils sont un symbole de notre mode de vie. De nombreux philosophes ou écrivains de tous les pays ont célébré les cafés. De Voltaire à Yannick Haenel en passant par Balzac pour ne citer qu'eux. Cependant, lorsqu'on m'invite dans un troquet, je ne sais jamais quelle boisson choisir, c'est toujours trop sucré ou chérot. Un verre d'eau, me direz-vous, mais ce n'est guère festif et le garçon de café risque d'avoir une dent contre moi. L'un d'eux m'a d'ailleurs demandé un jour si je pensais qu'il travaillait pour la gloire. Comme je le comprends !

Partout où je passe, la sociabilité tourne autour d'une tasse de café : chez le coiffeur, au club de scrabble, à l'atelier d'écriture, au cours de Yoga et j'en passe ! Je trouve délicat de refuser, certains bougonnent, le prennent mal, voire se paient ma tête. D'autres maugréent en me préparant une tisane, alternative parfois proposée.

Lorsque je pars en voyage, le problème subsiste. Le pire que j'ai testé était le café américain, que j'ai trouvé infect, dans un de ces Coffee Shop qui envahissent la planète ; le moins mauvais à mes yeux étant le "café con leche" espagnol, presque buvable, Il suffirait d'inverser la proportion de lait et de café.

Je tente de me consoler en pensant que je ne participe ni à la pollution de l'environnement liée à la culture du café – sans compter les déchets qu'il produit – ni à l'exploitation des enfants au Honduras ou en d'autres points du globe.

Il n'en reste pas moins que je manque souvent des invitations :

— Tu viens boire un café ?

Face à mon refus poli, mes hôtes reviennent à la charge :

— Il n'est pas fort, pourtant. Un déca ?

— Non, vraiment, merci.

Mes petites amies potentielles me dévisagent interloquées lorsque je décline leur invitation.

Mon rêve serait de rencontrer une non buveuse de café comme moi. C'est devenu une idée fixe. J'ai tenté les sites de rencontre mais aucun ne précisait si la personne recherchée aimait ou non cette boisson. Il faudrait ajouter une case à leur questionnaire. Lorsque je stipule dans mon annonce que je suis un non buveur de café à la recherche de sa moitié, elles me prennent au mieux pour un original au pire pour un hurluberlu.

Pourtant j'ai un bon profil, j'ai la trentaine, je suis Community Manager, comme on dit, c'est-à-dire que je gère les réseaux sociaux de ma boîte. J'habite en Bretagne,

dans une belle maison en pierre sur la côte cornouaillaise. Sans être le sosie parfait de George Clooney, en général, je plais.

Il y a quelques mois, en mai précisément, l'une des participantes de notre club de lecture a refusé le café qu'on lui proposait, me laissant plein d'espoir. Sous le charme, je l'ai couvée du regard. Néanmoins, je n'ai pas osé l'aborder après la rencontre. Je sais juste qu'elle aime les dystopies se déroulant dans un futur proche. Elle nous a présenté *Un monde presque parfait* de Laurent Gounelle. Pour ma part, j'ai toujours préféré les romans historiques mais j'ai bu ses paroles et cette dystopie est désormais mon livre de chevet. J'ai même pris goût aux romans d'anticipation.

D'ailleurs il est presque dix-heures trente, le moment tant attendu arrive. Elle était absente en juin et le club ne se réunit ni en été ni en septembre. Je ne suis pas certain qu'elle revienne. J'aimerais tant la revoir.

Je repose le journal du jour dans son présentoir et prends place dans le coin lecture où se déroulent nos rencontres littéraires. La documentaliste arrive et me salue. Elle apporte le café sur un joli plateau en mélanine rose.

— Vous êtes le premier, les autres vont arriver. Toujours pas de café pour vous, Monsieur Tristan ?

— Non, merci, Morgane, c'est gentil.

— Il faudra qu'on investisse dans du thé ou des infusions.

Je souris poliment, un peu incommodé par les odeurs pourtant aromatiques du café.

Les participants franchissent un à un le seuil de la médiathèque.

Je commence à en connaître certains, bien que les visages ne soient pas toujours les mêmes.

Tous s'installent sur les chaises et fauteuils confortables disposés autour de la table basse. Tandis que chacun commence à papoter de la météo, des soignants en tous genres qui font défaut dans nos villes – dermatologues, dentistes, cardiologues – je n'écoute que d'une oreille, j'espère encore que mon inconnue fasse irruption dans l'embrasure de la porte.

Morgane évoque maintenant son métier qu'elle adore, en particulier le désherbage, selon son expression. Il s'agit de trier les anciens livres et de faire de la place pour les nouveaux.

Elle sert en même temps le café devant les mines réjouies des lecteurs, lesquels sortent de leurs sacs de quoi prendre des notes ainsi que les livres qu'ils vont présenter. En les imitant, je lorgne le roman de mes voisines : *Terrasses* de Laurent Gaudé pour l'une et *Tant que le café est encore chaud* de Toshikazu kawaguchi, pour l'autre, je suis décidément cerné.

La documentaliste commence à énumérer les romans et bandes dessinées qu'elle a aimés. Elle nous invite à les regarder et à les emprunter, le cas échéant. Puis à tour de rôle les participants défendent l'ouvrage qu'ils ont choisi.

Alors que je ne n'y croyais plus apparaît à la porte ma non buveuse de café. Je retrouve des couleurs, en oublie la migraine que me provoque l'odeur du café.

Tandis qu'elle s'approche, je reconnais son parfum aux notes florales. Elle nous prie de l'excuser pour son retard et s'assied sur une des chaises qui restent vacantes, en face de moi. Elle me sourit, me regarde fixement de ses yeux verts en amande. Je suis au nirvana.

La documentaliste lui propose une tasse de café et devant ma mine déconfite, elle l'accepte.

Je n'en crois pas mes yeux, j'ai du mal à cacher ma déception. Cependant, au moment où elle plonge ses lèvres dans le sombre nectar, elle grimace tellement que je comprends qu'elle n'a pas osé refuser, cette fois-ci. Je soupire d'aise et souris intérieurement.

À la fin de la rencontre, nous échangeons tous les deux longuement devant la médiathèque. Le temps est doux pour un mois d'octobre. Elle s'appelle Clémentine, elle est venue à pied, habite à deux pas. La conversation est fluide, plaisante et les fous rires fréquents. Je lui prête mon exemplaire personnel des *Liens artificiels* de Nathan Devers que je viens de présenter.

— Merci, me dit-elle, vous m'avez donné envie de le lire, je vous le rendrai la prochaine fois. Ou si vous voulez, je peux vous inviter à venir prendre un petit café chez moi un de ces jours ?

Carte blanche à Isabelle Marc

Je suis née en 1971 à Quimper. Ancienne élève de l'ENS de Fontenay/Saint-Cloud, j'ai étudié à Rennes en classe préparatoire littéraire. Puis, j'ai passé vingt-deux ans à Paris où j'ai obtenu l'agrégation d'espagnol et un DEA d'études hispaniques sur "la traduction de la poésie française dans l'Espagne des années 30."

J'ai longtemps été enseignante en région parisienne, avant de retourner aux sources dans mon Finistère natal, que je n'ai plus quitté depuis. Passionnée de lecture et de jeux de lettres, comme le Scrabble et le Jarnac, j'adore également la marche, le ping-pong et participer à des ateliers d'écriture. J'écris principalement des nouvelles, un genre qui m'est cher.

J'ai été assistante-documentaliste, lectrice pour de petites maisons d'édition et bêta-lectrice pour une plateforme en ligne. Je suis autrice pour l'application de lecture Vivlio Stories et j'ai publié le polar *Le bastion* aux éditions Vivlio Studio.

Sens interdit

Il est sept heures, et pour Antoine, il est grand temps de partir. Pas question d'arriver en retard, il subirait une nouvelle fois les foudres de son manager en chef, un homme qui dirige son service comme un certain président gère son pays. À coups d'insultes et d'humiliations. Antoine monte dans son Opel Corsa, allume la radio et démarre.

Sur cette route qu'il emprunte presque quotidiennement, le trajet dure vingt-cinq minutes, ce qui lui semble beaucoup. À la journée, cela représente cinquante minutes. À la semaine, deux cent cinquante. Plus de quatre heures. Antoine n'a même pas le courage de calculer combien cela représente sur une année. Il redoute la prise de conscience de tout ce temps perdu, juste pour aller bosser.

Bien sûr, il essaie comme il peut de profiter de ce temps, de l'occuper utilement. Mais ce ne sont que des activités annexes : écouter un livre audio, faire de la méditation en pleine conscience ou suivre les informations à la radio. Rien de ce qu'il ferait s'il restait à la maison.

Ce matin, la radio grésille. Il se dit qu'il devra vérifier, une fois arrivé, si l'antenne est toujours bien en place. Cela fait déjà trois fois qu'on la lui vole. Il s'est toujours demandé pourquoi. Pourquoi son antenne ? Et pourquoi trois fois ? Une fois, il peut comprendre. Peut-être que quelqu'un, un jour, avait eu besoin d'une antenne et l'avait prise sur sa voiture. Mais trois fois…

Antoine est en train d'imaginer alors une sorte de système de troc involontaire, de libre-échange, un chassé-croisé d'antennes où chacun vole et se fait voler. L'idée incongrue qu'il pourrait retrouver l'une de ses antennes le fait sourire. Seulement, pour ça, il faudra qu'il en vole une à son tour, mais Antoine n'osera jamais faire ça.

À la radio, les nouvelles, comme chaque matin, ne sont pas réjouissantes : guerres, génocide en cours, crise économique, chômage, cyclone. Un mois de décembre que les nombreuses guirlandes électriques de Noël ne parviennent plus à illuminer. Antoine n'a pas le moral. Cela vient de l'heure, ou peut-être de la lumière blafarde du matin, ou encore de sa destination. Qui sait ? Et puis, il y a ces faits divers sordides, ces drames exceptionnels qui passent pour ordinaires. Les médias optent pour les plus effrayants, les moins réalistes, les plus horribles, et le timbre doucereux des voix, l'émotion récurrente des témoignages et les opinions intangibles des "experts", font de ces drames toute une traînée de possibles qui tétanisent : des "pourquoi-pas?", des "je m'en doutais", des "ça peut se produire n'importe quand". Vraiment, il n'y a pas de quoi se réjouir, pensait Antoine. Il écoute tout cela machinalement, son esprit qui divague, rebondit sur les mots qu'il entend. "Mort", "accident", "route", "folie",… l'emportent dans un tourbillon nauséeux de mots durs, froids, violents qui sont le reflet de ce monde fou et sans visage.

Voilà les pensées d'Antoine, lorsqu'il apprend qu'un homme a été tué par un automobiliste pour une place de parking. Après une courte mais vive altercation, le meurtrier – qui n'avait pas encore la conscience d'en être un – aurait ouvert le coffre de sa voiture afin d'y sortir un couteau de chasse. Il aurait planté, à trois reprises, la lame dans le ventre de son concitoyen. Pourquoi trois fois ? Une fois, c'est la colère qui s'exprime, trois c'est… la quête de l'irréversible. L'homme aurait été immédiatement pris en charge dès l'arrivée des secours – sans blague ! – et transporté aux urgences dans un état grave, le pronostic vital étant engagé. La jolie voix féminine aux accents d'école de journalisme fait une pause – fausse pudeur – avant de passer à un autre sujet.

Antoine, lui, est incapable de la moindre violence. Il aurait plutôt tendance à éviter à tout prix l'affrontement, à accepter la domination de l'autre. Se soumettre, il en avait l'habitude. De nombreuses années à subir l'autorité d'un père violent d'abord, puis la hargne et l'indifférence d'instituteurs stupides, la bêtise crasse de camarades grégaires et lâches, la grande gueule des petits chefs.

Le ronronnement de la radio et le vrombissement du moteur s'harmonisent pour mettre en état de veille automatique l'esprit d'Antoine envahi par de vieilles rancœurs.

Brusquement, il freine pour éviter une camionnette de livraison arrêtée en travers de la rue. Il se rend compte trop tard qu'il est en tort. Comme à son habitude, Antoine a emprunté cette petite rue à sens unique pour gagner du temps, ignorant le panneau de sens interdit. En dix ans, il n'y avait croisé personne. Devant lui, une camionnette blanche, et son logo sur le capot, une cible bleue dardée d'une flèche rouge. Dans la rue, deux véhicules comme deux chiens de faïence qui se regardent.

Antoine sort immédiatement et se dirige vers le livreur pour s'excuser :

— Pardon, je vais reculer tout de suite, Je suis dés…

Il n'a pas le temps de finir qu'un coup de poing lui écrase le visage. Étourdi, il recule. Un deuxième coup le fait chuter. Un coup de pied le frappe à l'estomac alors qu'il est à terre.

— Tu crois que j'ai que ça à foutre, connard ? Tu sais combien je gagne pour ce boulot de merde toute la journée ?! Mon temps c'est mon argent, trou du cul !

Antoine se relève péniblement et retourne à sa voiture, entre et verrouille les portes. Il fait pivoter le rétroviseur central. Son œil enfle, une dent est cassée, et il sent une douleur vive dans les côtes. Dehors, semblant venir de toutes parts, les insultes fusent encore. Le livreur hurle des obscénités, dont même la mère d'Antoine fait l'objet – alors qu'elle n'a rien à voir dans tout ça. Tout autour, des passants s'attroupent, passionnés par ce spectacle affligeant, accoutumés aux niaiseries et aux clashs des plateaux télé.

Antoine imagine ce public sourire, juger la lâcheté d'un type stupide et prostré, enfermé dans sa voiture, par peur d'affronter cette masse épaisse, ce corps brut, impoli, si imparfait, nerveux et sans âme. Derrière le pare-brise, cette forme lui rappelle toutes les humiliations vécues, les frustrations subies, l'âpre sentiment de n'être qu'un défouloir, une serpillère. Une feuille de papier rose, sur laquelle s'écrivaient toutes les colères éprouvées, les espérances déçues, les défaites personnelles, les ratés, les manques et les regrets.

L'homme ne le laissera pas. Jamais. Il est au cœur du spectacle, fort d'étaler sa virilité puissante au monde des storys et des smartphones braqués sur lui. Antoine essuie chaque invective comme un échec, en rentrant la tête dans les épaules.

Trop de gens derrière la voiture l'empêchent de reculer. Antoine est pris au piège. Sa patience est sans limite, mais combien de temps peut-il attendre encore face à ce visage rouge, aux mâchoires serrées, qui éructe des mots et des crachats ?

— Tu vas voir un peu si tu vas pas sortir ! Je vais te casser en deux, minable !

Le livreur retourne vers sa camionnette. Antoine le voit s'éloigner. Sur son dos, le logo de la société, la cible et la flèche. Il le voit déjà fouiller dans le coffre et s'imagine le pire. Il faut faire quelque chose. Sans réfléchir, il tourne la clé, enclenche la marche arrière. Il jette un œil derrière. Il soupire. Trop de monde. Il passe alors la première, accélère. La voiture percute l'homme, le plaque contre la camionnette, les jambes écrasées contre le capot. Les cris de douleur n'atteignent pas Antoine. Il recule, accélère de nouveau, l'écrase une deuxième, puis une troisième fois. Tout s'arrête. Pourquoi trois fois ? Antoine ne sait pas.

Julien Beaufrère

Vengeance décaféinée

— Mais puisque je te dis que le robusta est plus corsé et amer parce qu'il contient plus de caféine que l'arabica ! Même un enfant de cinq ans comprendrait cela. Tu es têtu comme une bourrique, mon pauvre Serge. Pas étonnant qu'ils t'aient jeté dehors, là-bas.

Honoré laisse éclater un rire sonore. Sans un mot, Serge allume une cigarette, se détourne et boude.

— Allez Serge, intervient Pierre, ne fais pas la tête. Tu sais comment est Honoré. Il aime bien se moquer des autres, c'est dans sa nature. Mais il n'est pas méchant. Et puis vous êtes amis, non ?

Serge ne répond pas et reste concentré sur ses ronds de fumée. Honoré rit toujours en essuyant ses yeux pleins de larmes.

— Bon, vous m'ennuyez avec vos querelles d'enfants gâtés, je m'en vais. De toute façon je dois me rendre à la réception, j'attends du monde.

La journée se termine ainsi, entre Pierre affairé, Honoré explosé et Serge dépité.

Le lendemain, dès l'aube, Honoré avale son cinquième café quand il voit surgir Serge, rouge et essoufflé.

— Qu'est-ce qui se passe mon vieux ?

— C'est… le…, halète Serge

— Reprends ton souffle et explique-moi calmement.

Serge boit un grand verre d'eau, respire profondément puis s'allume une cigarette.

— Ça finira par te tuer, le sermonne malicieusement Honoré.

— Tu ne vas pas me croire, le coupe Serge.

— De quoi parles-tu ?

— Tu te souviens que Pierre devait accueillir des nouveaux hier.

— Oui, et alors ?

— Tu ne devineras jamais qui est arrivé.

— Arrête tes devinettes et accouche crénom de nom !

— Khaldi !

Honoré crache le café qu'il était en train de boire et part dans une brutale quinte de toux.

— Ça va Honoré ? demande Serge en lui tapotant dans le dos.

Le pauvre homme est écarlate et tente de retrouver son souffle.

— Je vais le tuer ! rugit-il soudain.

Devant la violence de sa répartie, Serge sursaute et s'écarte.

— Mais… Honoré, commence-t-il doucement.

— Je vais le massacrer, reprend ce dernier en frappant du poing sur la table.

Puis, brusquement, il se lève et sort en bousculant le mobilier sur son passage. Serge se précipite derrière lui. Ils arrivent au bureau des admissions où s'affairent plusieurs employés.

— Où est-il ? hurle Honoré, dont le visage vire au cramoisi.

Tout le monde se fige en silence. Pierre franchit une porte en criant à son tour.

— Mais que se passe-t-il ici ? Qui fait tout ce boucan ?

— Où est-il ? répète Honoré, les yeux exorbités.

— Mais qui cherches-tu ?

— Khaldi !

— Khaldi ? Et pourquoi veux-tu le voir ?

— Pour le tuer !

À ces mots, Pierre est un instant perplexe avant de s'esclaffer. Bientôt, c'est tout le personnel qui se tord de rire, entraînant Serge avec eux.

— Je ne vois pas ce qui est drôle, lance Honoré d'un air pincé.

— Tu souhaites assassiner quelqu'un qui réside ici, avoues que ce n'est pas une idée banale, répond Pierre toujours hilare. Sacré Honoré, on ne me l'avait encore jamais faite celle-là.

Vexé, Honoré patiente le temps que Pierre et Serge retrouvent leurs esprits.

— Où est-il ? demande Honoré d'un ton plus calme. Je veux seulement lui parler.

— Je te le dis uniquement si tu promets de te tenir à carreau, réplique Pierre.

— C'est promis.

Pierre le jauge un instant du regard.

— C'est d'accord, je vais te dire où tu peux trouver Khaldi. Mais Serge devra t'accompagner et s'assurer que tu ne lui feras pas de mal.

Honoré acquiesce d'un signe de tête, tout en pensant qu'un avorton comme Serge ne pourra jamais l'arrêter s'il décide de sauter à la gorge de Khaldi.

— Tu le trouveras dans le quartier des indigents, déclare Pierre.

Honoré hausse un sourcil d'un air perplexe.

— Oui. Cet homme n'a rien connu d'autre dans la vie que la pauvreté pourtant, en arrivant ici, il a choisi de rester parmi les siens, continue Pierre.

Honoré remercie Pierre puis quitte le bureau, Serge toujours sur ses talons. Ils s'arrêtent peu après au café du centre.

— Que vas-tu faire ? demande Serge en s'allumant une nouvelle cigarette.

Honoré boit lentement son café avant de lui répondre.

— Je ne sais pas. La nouvelle de son arrivée a ravivé en moi de bien cruels souvenirs. En quelques secondes, mon cœur s'est empli de haine et mon esprit est devenu obsédé par le besoin de vengeance. Mais maintenant que je suis tout près de rencontrer celui qui a ruiné ma vie, je ne sais plus quoi faire.

— Peut-être parce que tu as découvert que ce n'était qu'un pauvre homme plein de bonté.

— Peut-être. Je ne sais pas.

Ils restent un moment en silence, chacun plongé dans ses pensées. Honoré donne le signal du départ en posant sa quatrième tasse vide sur la table. Ils se dirigent sans un mot vers le quartier des indigents. L'endroit est à l'opposé de l'image qu'ils s'en étaient faite. Pas de crasse ni de puanteur façon « Cour des Miracles ». Au contraire, ce lieu dégage une sorte de simplicité heureuse. Des couronnes de fleurs des champs décorent les maisons. De la musique jaillit des fenêtres ouvertes. Des enfants jouent sur la place en riant, sous le regard attendri de vieilles personnes assemblées par petits groupes. Tout ici respire la béatitude. On est bien loin de l'entre-soi compassé et affecté de leur quartier des artistes, pensent Honoré et Serge en se dirigeant vers l'un des groupes.

— Bonjour messieurs da…, commence Honoré.

— Bonjour étrangers, soyez les bienvenus, le coupe une dame très âgée à l'œil vif. Prenez un siège, joignez-vous à nous.

— Merci, madame, mais nous sommes un peu pressés.

— Pourquoi toujours courir ? Ici, nous avons une seule règle : prendre son temps, pour soi et pour les autres.

— Nous cherchons Khaldi, enchaîne Serge.

— Khaldi ? A cette heure, vous le trouverez sûrement à l'étable où il aide le fermier, répond la vieille dame.

— Il n'est pas plutôt à l'école où il aide l'institutrice ? dit un second.

— Mais non, il est au marché où il aide le maraîcher ! affirme un troisième.

Honoré et Serge se lancent des regards étonnés. L'homme dont parlent les anciens est-il vraiment celui qu'ils recherchent ?

— Tu as raison Amédée, reprend la vieille dame, nous sommes vendredi donc il est au marché. Je perds un peu la notion du temps depuis que je suis ici.

Après avoir salué le groupe, Honoré et Serge se dirigent vers le marché en suivant les indications données par la vieille femme. Sur la place, ils avisent rapidement le maraîcher et le petit homme qui se tient à ses côtés. Il est maigre, a le teint mat et la tête ceinte d'un turban blanc. Honoré ressent une nouvelle bouffée de colère en le voyant.

— Toi là-bas ! crie-t-il en pointant du doigt Khaldi.

Ce dernier ne semble pas comprendre et regarde autour de lui.

— Toi ! crie encore Honoré en écrasant son index sur le torse frêle.

— Bonjour monsieur, répond Khaldi en souriant. Que puis-je faire pour vous ?

— Arrête ça ! Toi et ton invention maléfique vous avez détruit ma vie.

— Moi monsieur ? Mais je ne suis qu'un pauvre berger qui tente d'aider son prochain du mieux possible. Comment ai-je pu vous faire du mal ?

— Le café ! hurle Honoré que Serge essaie tant bien que

mal de retenir. Ton café m'a tué alors que je n'avais que cinquante ans. Tu m'as volé ma vie !

— Ah, le café, répète doucement Khaldi. Croyez-moi, monsieur, je pense avoir payé très cher le prix de cette découverte. Non seulement le café m'a tué, comme vous, mais en plus il m'a fait errer pendant des siècles dans les méandres du purgatoire. Le paradis ne voulait pas de moi, car j'avais fait trop de mal. L'enfer non plus, parce que je n'en avais pas fait assez. J'aurais préféré ne jamais trouver cette plante démoniaque.

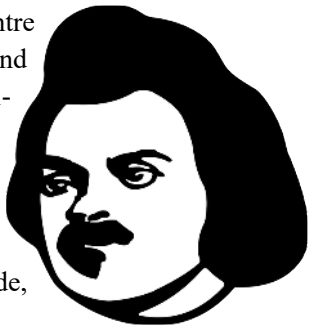
— Mais comment es-tu arrivé ici ? demande Honoré, soudain calmé.

— Grâce à Pierre, poursuit Khalid. Il a convaincu le grand patron que je n'étais pas responsable des conséquences de ma découverte. Je n'ai forcé personne à boire. Les gens buvaient du café parce qu'ils aimaient cela. Même s'ils savaient que cela pouvait leur faire du mal, ils le buvaient de leur propre volonté. C'est la même chose qu'avec le tabac.

Se sentant soudain visé, Serge détourne le regard vers Honoré. Ce dernier reste silencieux, mais sa fureur a disparu.

— Tu as raison, observe Honoré. La colère m'a aveuglé. J'avais besoin d'un bouc émissaire, alors que je savais que le seul coupable, c'était moi. Le café me rendait plus vivant, plus performant, meilleur en somme. J'avais coutume de dire que « le café est la petite sœur de la liberté ». Eh bien, ma quête fanatique de liberté m'a tué.

— Mon ami, répond Khaldi, je comprends votre quête, car je l'ai partagée. J'ai vécu toute ma vie sans richesse matérielle, et je ne le regrette pas. Car la pauvreté me garantissait la liberté.



— Allons boire un verre entre compagnons de la liberté, reprend Honoré. Je suis Honoré de Balzac, et je vous présente mon camarade Serge Gainsbourg. Peut-on boire un café par ici ?

— Bien sûr, dit Khaldi. Nous avons le meilleur café au monde, le café du paradis.

Carte blanche à Karine Lamboglia

Je suis Karine Lamboglia, écrivaine biographe au sud de Nantes, en Loire-Atlantique.

Depuis trois ans, j'ai décidé de recentrer ma vie autour de ce qui est important pour moi, surtout dans le monde actuel : l'altruisme et la solidarité. J'ai choisi de devenir biographe, pour aider les autres par l'écriture. J'ai déjà écrit plusieurs ouvrages biographiques, dont un publié en autoédition.

Depuis très longtemps, j'aime rédiger de courtes nouvelles. Rien à voir avec mon activité d'écriture de récits de vie individuels ou collectifs, mais j'apprécie le défi que représente la narration d'une histoire en un petit millier de caractères. Capter l'attention du lecteur en quelques phrases, ou en quelques images pour les courts-métrages, c'est un art qui me fascine !

J'ai préparé un recueil de "nouvelettes" écrites en 2024 que j'ai soumis à plusieurs éditeurs. L'un d'entre eux semble intéressé. À suivre…

Paumé

Je hurlai pour ne pas retourner sur ce manège. C'est l'un de mes premiers souvenirs d'enfance. J'en voulais à mes parents de ne pas reconnaître dans les traits du gérant ceux du renard fourbe de Pinocchio. Mon père me contraignit à prendre place dans l'attraction, imaginant que ma bonne humeur reviendrait. Mais l'expérience de la veille m'avait marqué : les wagonnets passaient dans un tunnel où la pénombre et la fumée régnaient. Et cela durait, durait… Où étions-nous ? Avancions-nous, seulement ? Sortirions-nous de là ? Les cris passaient de la panique au soulagement quand nous retrouvions la lumière et les visages souriants en bord de piste. Mais déjà, l'instant était gâché à l'idée de retourner dans ce corridor de la peur.

Au moyen d'une corde, le forain promenait une balle au-dessus de nos têtes. C'était un petit globe terrestre en caoutchouc, avec les mers en bleu et les continents en jaune. Il s'agissait de l'attraper pour gagner un tour gratuit. Ce n'était vraiment pas ce que je souhaitais, mais le jeu fut plus fort que moi. La balle s'offrait à moi : je la saisis de la main gauche. Quelle brûlure ! Je la relâchai vivement et elle tomba au fond du bolide que je conduisais. Ma petite copilote s'en empara sans aucun problème.

Dans les jours qui suivirent, apparut une drôle de ligne qui courait sur ma paume et sur mes doigts, dans laquelle je finis par reconnaître le contour des continents, tracé en négatif. J'avais un planisphère au creux de la main !

Récemment, l'anecdote revint au premier plan. Un doigt fracturé – le majeur de la main gauche – lors d'une partie de volley-ball un soir… À la même heure, le terrible séisme frappant Haïti, ce 12 janvier 2010. Rien de comparable, mettre sur le même plan les deux faits serait indécent. Mais la simultanéité me rappela cet épisode de mon enfance : l'impression des continents apparue dans ma main. À l'époque, je m'étais amusé à la décalquer. Sur le papier que j'avais conservé, chacun des doigts s'étendait sur un continent différent, et au majeur, correspondaient Haïti et l'Amérique ! La coïncidence était troublante.

Je sortis mon dossier médical. 2 mai 2008 : coupure sévère à l'index gauche avec un couteau à pain. L'index était

sur l'Asie, et ce jour-là, un cyclone avait dévasté la Birmanie ! 26 décembre 2004 : brûlure au pouce gauche avec du plastique fondu. C'était la date du tsunami meurtrier, né en Océanie, le continent de mon pouce ! J'étais glacé. Que signifiait tout cela ?

Étais-je, malgré moi, le petit inventoriste des tourments de la planète ? Le passage obligé par le point de contrôle qualamité, qui validait catastrophe bien effectuée ?

Ou bien… à l'inverse… et cela me conféra un tremblement qui ne s'est guère calmé depuis : était-ce moi qui déclenchais les cataclysmes dès qu'une partie de ma main était blessée ?

Ma vie bascula et mes proches, dès lors, furent inquiets pour ma santé mentale. Car je n'osais plus rien, terrorisé à l'idée d'abîmer ma main gauche. Dès que je me déplaçais, j'enfilais un gant de boxe et, dans les yeux des gens, je lisais la piètre opinion qu'ils se faisaient de mon équilibre. Tenter d'expliquer la situation aggravait le malentendu…

Mais il faut bien vivre… Il faut bien travailler… Et le seul gagne-pain que j'ai déniché pouvait difficilement être pire pour les risques encourus par ma main gauche… Il s'agit d'une usine d'emboutissage. Mon rôle est de positionner, maintenir, tout en actionnant une presse, et enfiler une bague avant refroidissement. Une technique assez obsolète quand on sait ce que peuvent faire les robots. Et surtout, très dangereuse. Il y a des recommandations placardées partout, mais l'erreur arrive vite, et deux personnes ont eu la main écrasée l'année passée… Avec ma peur aux entrailles et le tremblement qui ne me quitte plus, autant dire que je suis condamné à l'accident. Mon stress augmente de jour en jour.

La situation est inouïe et j'ai du mal à y croire. Aussi, ai-je décidé d'écrire ce journal. Essayer de me poser, de fixer la réalité, de me persuader que tout cela n'est qu'un cauchemar. Quelque chose qui ne résiste pas à l'examen quand on le décrit avec des mots. Et m'en sortir…

Mais toujours, la peur revient : si la presse me broie la main, ce sont tous les doigts, tous les continents, qui seront touchés… Quoi d'autre que la fin du monde ? Je suis extrêmement perturbé. Je vis dans la hantise de ce que je pourrais provoquer. Une part de moi essaie pourtant de rationnaliser : tout cela est impossible, et la lecture de ces notes est presque risible ! Oui, le processus d'écriture me fait du bien. Le pouvoir du récit est immense. Il annule les frontières entre la fiction et la réalité. Eh bien, de ce qui ne peut être qu'une fiction, j'ai fait une réalité, je vais le renvoyer à la fiction. J'en viens à me dire que figer par des mots un éventuel dénouement tragique soldera l'affaire. Cela restera entre moi et moi. L'auteur a beau poser les bases d'un piège effroyable dans sa création littéraire, si aucun lecteur ne vient poser ses yeux sur ce terrain miné, son travail est inoffensif, pire : inexistant ! Si l'écrivain est le créateur, le lecteur est l'enchanteur qui donne vie au texte ! Combien de drames inouïs, de situations étonnantes, de passions éclatantes restent en hibernation, dans les rayonnages de nos bibliothèques, alors qu'ils ne demandent qu'à s'épanouir ? Ce qui est capital est que ce journal ne soit connu que de moi !

Aussi, lecteur qui, je ne sais comment, aurais ces lignes sous les yeux, je t'en conjure : ARRÊTE DE LIRE !

En continuant, tu endosserais une responsabilité terrible, celle de déclencher la fin du monde ! Jette ce journal au loin pendant qu'il en est encore temps !

Vite écrire avant d'être ensevelis ! Éteindre l'apocalypse avec des mots ce journal ne me quitte plus deuxième peau sous ma chemise, dernière chance.

ma main l'hôpital la Terre… des miettes ça se craquelle ça se fissure mettez-moi le 666 sous sédatif. Les bips les bips s'affolent. Grondement souterrain, les quatre cavaliers ? il faut l'empêcher de crier la panique est vite contagieuse. alarme. ça se lézarde

sirène sirène sirène sirène sirène sirène sirène les sept trompettes sont embouchées

il faut le transférer dans l'unité psychiatrique.

le sol s'ouvre sous nos pieds

nous tombons

Tous

Carte blanche à Michel Plat

Michel PLAT, 67 ans, marié, trois enfants, responsable d'une petite société dans l'Informatique. Habite dans les Yvelines.

Depuis mon plus jeune âge, j'ai écrit en amateur des livres pour enfants, des romans, des nouvelles… Jamais édité, des nouvelles primées à des concours…

Je viens de terminer *Plus très loin du futur*, recueil de nouvelles qu'il est difficile de ranger dans une catégorie précise : il regroupe des contes, des chroniques, des faits de société, se situant à toutes les époques, et relevant selon les cas du policier, du fantastique, de l'absurde, du philosophique ou du quotidien le plus pragmatique.

Dans le premier texte du recueil, un personnage, dont on ne sait s'il rêve, doit retoucher une œuvre sur une immense toile bombée. Il se demande s'il repeint le globe terrestre lui-même, un écran dont nous confondrions la vision avec celle de la réalité, ou encore un œil géant allégorique, notre organe de vue… De même, ces chroniques, faits divers ou délires de notre temps voudraient raviver un monde malade, lui substituer un univers plus enchanteur, ou changer notre axe de perception…

La froideur du temps

Je sens le froid sur mon visage, l'air qui sort de ma bouche forme un nuage qui s'élève paisiblement. Mes joues piquent. Je ne saurais dire d'où je viens. Un frisson me parcourt, mes poils se hérissent. Peut-être l'étaient-ils déjà avant que je n'en prenne conscience. Le brouillard qui m'entoure ne semble être que le simple miroir de ce qui m'habite. Un flou artistique pris dans la glace hivernale qui m'encercle. Tout semble blanc, silencieux, seul le lourd battement de mon cœur brise par intermittence ce calme plat et ma respiration, haletante ? Pourquoi l'est-elle ?

Mon regard se porte le long de mon bras, jusqu'à ma main, blanche, comme si le sang en avait fui. Je remue un à un mes doigts, les forçant à se plier et à se déplier, fascinée par ces mouvements ordonnés par moi et non une autre. Qui est le dernier autre que j'ai aperçu ? C'est loin, dans mon esprit, il faudrait que je fasse un effort pour réussir à remonter un des fils qu'une des Parques a tissé pour ma personne.

Je baisse encore un peu les yeux, parcourant mon corps, au moins ce qui en est visible, quand on prend son temps, on s'aperçoit qu'il y a des parties de soi que l'on ne voit jamais et peut-être celles que l'on devrait surveiller le plus. Je continue jusqu'à mes pieds, ils sont comme incrustés dans le sol, recouverts d'une fine couche blanche, comme si j'étais là depuis une éternité, un temps indéfini qui aurait permis à mes pieds de se métamorphoser en pierre. Cependant, il me semble que je viens d'ailleurs, que cet endroit n'est qu'un passage mais vers où, la moindre bribe d'information me glisse entre les doigts tel un torrent.

Petit à petit, des sons me parviennent, mon corps reste vertical, je ne tourne pas la tête, j'essaye de comprendre.

Une musique, les notes se jouent une à une, un violon, l'archet monte et descend dans un rythme que lui seul habite, moi, je suis à contre-temps. La mélodie va crescendo, elle se rapproche, m'entoure, m'envahit, je suffoque. Elle accélère et je n'y peux rien. Soudain, un frôlement, là, dans ma paume, une chaleur, une douceur. Alors, lentement, ma nuque accepte de se courber.

Un enfant me tient la main, il regarde droit devant lui et pleure. Ses cheveux sombres sont parsemés de neige, ses larmes tracent de longs sillons sur ses joues creusées, grises. Ses lèvres sont craquelées, aucun son n'en sort. La musique s'est tue, le silence est revenu. Nos regards ne se croisent pas, pourtant j'aurais tant aimé voir la couleur de ses yeux, cela m'aurait changée de ce monde démuni de couleur. J'ai si froid. Il tremble.

Des flocons traversent la lourdeur du ciel, un petit être à mes côtés, je tends la langue, me retrouvant dans un temps où je vivais, cherchant à goûter ces multitudes, ces minuscules particules blanches ; certaines sont plus foncées que d'autres mais toutes m'évitent. Mon compagnon m'invite à le suivre d'une légère tension de son bras. Je ne sais pas si j'en suis capable, mon corps semble être pris dans un carcan, ma métamorphose est sans doute trop avancée pour le suivre. Pourtant, je soulève un pied, la poussière en tombe et je l'avance puis je m'attelle à faire de même pour l'autre. Tous deux, un pas après l'autre, tels des pierres qui se meuvent, nous parcourons mètre après mètre, laissant nos empreintes sur un sol qui semble ne pas avoir été foulé de mémoire d'homme.

Ce n'est plus un violon que j'entends mais des lamentations. Des voix d'hommes et de femmes qui pleurent toutes sur le même ton élégiaque. Cherchant du réconfort, j'avance ma main libre vers la tête de l'enfant, sentir la fraîcheur de la neige, sa pureté, c'est tout ce qui m'importe, mais là encore l'élément me fuit, ses cheveux sont secs. Aucun réconfort et il faut continuer, alors que l'immobilité me semblait être ma nature, je ne peux plus m'arrêter. Je dois traverser ce brouillard.

Mon cœur bat fort dans ma poitrine, ma respiration est difficile, mes yeux ne réussissent pas à voir au-delà de ce blanc, ils me le refusent, une sueur froide coule dans mon dos continuant de me refroidir un peu plus. C'est la peur que je ressens et dont je n'arrive pas à me débarrasser.

Je m'arrête à nouveau, je dois accepter ce que les Parques ont prévu pour moi, même si cela dépasse mon entendement, l'enfant tourne la tête vers moi et me regarde, patient. Il se penche et attrape une poignée de neige pour la laisser glisser dans ses doigts et je comprends. Ce n'est pas de la neige, c'est de la cendre, le brouillard devient étouffant, la fumée me prend à la gorge et je tousse, les yeux me piquent, le vent m'envoie une odeur de brûlé. Et ces voix qui continuent de m'envahir, d'appeler, de me tirer à elles, vers leur profondeur. Le vent souffle, entraînant avec lui ce qui obscurcissait ma vue, le brouillard se lève comme le rideau du théâtre, il manque les trois coups pour annoncer la pièce dont on sait qu'elle prendra fin, mais la scène n'est que désolation.

Tout autour de moi n'est que ruine, une rue que je ne connais pas, des gens que je ne connais pas, des maisons effondrées, béantes, laissant entrevoir la vie de ces personnes, la main qui tient toujours la mienne se serre. Je

cherche mon souffle, mes idées m'échappent toujours, je n'arrive pas à récupérer ne serait-ce qu'une parcelle de fil, un brin de laine. Là, un lit défait, là, une valise ouverte. Une femme à genoux qui prie, un homme qui charge une brouette.

Qui sont ces gens ? Est-ce important ?

Nous continuons notre chemin, je tends la main, pour relever une petite fille, ses yeux verts droit dans les miens. Un peu de couleur dans ce monde en noir et blanc, un minuscule brin d'espoir dans ce rien. D'une minute à l'autre, j'oscille, le brouillard ou la clairvoyance, là doit être mon choix. La désolation de l'un ou la tranquillité de l'autre. L'enfant à ma droite, la fillette à ma gauche, nous mêlons nos doigts pour avancer. Je ne sais pas si je les soutiens ou si ce sont eux, j'ai le sentiment que la charge est répartie, parce qu'ils devront grandir plus vite que les autres, parce que les bonheurs de l'enfance sont déjà loin pour eux dans ce monde de désolation. Si seulement… Si seulement nous pouvions remonter le temps, si seulement nous avions fait l'effort de changer, tout aurait était différent. Alors je me souviens, la folie ne me guette pas, elle est déjà là, ce n'est pas moi qui m'effondre mais le monde. Certainement que nous sombrerons avec lui, et nous serons les seuls responsables pour avoir fermé les yeux un peu trop longtemps.

Nathalie Bineaux

Titi et Grominet

De base, elle, les manifs, c'était pour pécho. C'était aussi un peu pour défier l'autorité de son père qui aurait fait un arrêt cardiaque s'il avait su pour quoi elle militait, mais c'était surtout pour rencontrer de beaux garçons, engagés et passionnés. C'était flirter avec les hommes et les limites parentales.

La première manifestation de Louise, d'ailleurs, c'était avec un garçon, il y a 8 mois. Ils s'étaient rencontrés lors d'une soirée d'amis, et l'idée de le revoir au cours d'un *date* en pleine rue, à marcher pour une cause qui la dépassait tout à fait, l'avait séduite – plus que le garçon lui-même, pour être honnête. Il ne s'était rien passé entre eux mais il lui avait ouvert de nouvelles perspectives sentimentales : elle avait été agréablement surprise par le nombre de jeunes hommes mobilisés à cette occasion. Elle qui, à tout juste 22 ans, n'avait jamais fréquenté d'autres milieux que le sien, découvrait désormais des garçons fiers et affirmés. Ceux-ci affichaient leurs convictions et clamaient des chants et des slogans qu'elle avait fini par apprendre. Un jour, elle les avait discrètement notés dans son carnet, premièrement pour se renseigner quant aux noms propres et acronymes employés, qui lui étaient absolument inconnus… Puis pour pouvoir à son tour les brandir, pas plus motivée par leur définition que par sa volonté d'être bien vue par ses camarades.

Et ça avait fonctionné : Louise avait fini par marcher aux côtés des habitués, à être conviée à leurs apéros de fin de manifs, et même à confectionner les pancartes avec eux en amont. Elle avait eu quelques histoires avec des hommes du groupe ; certaines sans lendemain, d'autres avec un seul lendemain, en tout cas suffisamment pour qu'elle puisse être comblée intérieurement et qu'elle exulte auprès de ses amies qui, elles, continuaient vainement d'écumer Tinder, Hinge, Fruitz et les amis d'amis.

Si Louise ne se levait le dimanche matin que dans l'espoir de tenir la main d'un garçon mignon, elle avait également rencontré d'autres femmes de son âge, très sympathiques. Ce sont elles qui, patiemment, lui développaient tous les concepts politiques qu'elle ne maîtrisait pas. Plus tard, Louise redemandait quand même aux garçons de lui expliquer, prenant un air esseulé et ignare afin qu'ils puissent partager leurs savoirs avec une pauvre femme. Elle écoutait attentivement et en silence, même si à force, elle constatait leur manque cruel de connaissances sur le sujet.

Au bout de huit mois, elle avait fait le tour des hommes intéressants du groupe. Elle avait envisagé de changer de bord politique, mais l'idée de devoir réécouter des garçons niais lui expliquer la vie la navrait d'avance. De plus, la jeune femme n'avait toujours pas trouvé son nom de guerre, celui que tout bon militant radical se doit de porter pour flouter son identité. Et même si elle ne se considérait pas comme radicale, cela la peinait d'être la seule avec son prénom de naissance.

C'est finalement une rencontre qui changea son parcours, et pas exactement celle qu'elle envisageait. Loin du beau brun révolté, elle fit la rencontre de Gisèle qui, comme son nom l'indique, avait connu tous les présidents de la Ve République. Louise et deux amies buvaient une bière dans leur bar fétiche et discutaient de leur sujet préféré, leurs relations amoureuses, lorsqu'une femme âgée passa derrière leur table. Elle se déplaçait difficilement, à l'aide d'une canne, alors il fallut décaler les chaises, se pousser, faire de la place. En partant, au lieu de remercier les jeunes filles, Gisèle les apostropha :

— Moi aussi, je les aimais moustachus ! Et je dois bien avouer que le retour de la mode du béret chez ces messieurs me fait de l'œil.

Les filles s'esclaffèrent en la saluant de signes de main appuyés. La surprise laissant rapidement place à la curiosité, le petit groupe s'empressa de demander des renseignements à propos de cette femme au patron de la brasserie.

— Ah… Sacrée Gisèle. C'est probablement la plus

vieille militante que je connaisse. Il n'y a pas une marche où je ne l'ai pas vue en tête de cortège. J'étais encore trop jeune à cette époque pour me souvenir de son surnom initial, quelque chose en *T* je crois, mais ce que je peux vous raconter c'est que, lorsqu'elle a rencontré celui qui a ensuite partagé sa vie et toutes ses luttes, son nom de guerre a muté pour devenir *Titi* parce que lui, c'était *Grominet*. Ils étaient tout le temps fourrés ensemble. M'enfin… Depuis qu'elle est veuve, elle s'est retirée de tout ça et a repris son nom de jeune fille, en quelque sorte. Maintenant, c'est Gisèle.

Depuis ce jour, Louise faisait régulièrement en sorte de provoquer des interactions avec Gisèle. C'était une femme toujours calme qui ne prenait la parole que pour asséner avec efficacité des vérités indubitables, des phrases dont chaque mot semblait avoir été soupesé afin d'équilibrer une proposition juste. Lors d'un long déjeuner à la brasserie, la retraitée s'était confiée à Louise et lui avait raconté son enfance pendant la Seconde Guerre Mondiale, sa vie en Algérie, ses combats politiques. Un an auparavant, Louise était devenue militante malgré elle ; elle voulait maintenant le rester, pour cette femme inspirante.

C'est avec Gisèle que Louise a véritablement fait ses armes en matière d'engagement politique. Elle avait déjà le vocabulaire et l'actualité avec ses amis du groupe, il ne lui manquait que l'expérience, la pondération et l'avis délicieusement tranché d'une militante historique comme Gisèle. En 5 ans, cette dernière est devenue son amie, son modèle et son mentor, la poussant à se professionnaliser en politique. A sa première élection au sein du nouveau conseil municipal, Gisèle était aux premières loges pour l'applaudir. Lors de sa campagne pour sa propre liste municipale, sa vieille amie a tracté au marché, dans la rue piétonne et à la sortie de la messe. Quelques mois avant que Louise ne rejoigne le cabinet du président de la région, Gisèle est décédée dans son sommeil. Elle avait déjà trop de petits-enfants pour se permettre de gâter Louise, mais ce qu'elle lui laissa dépassait la valeur de tous ses biens. Elle lui légua son surnom, celui de la militante la plus paisible que le parti ait connue : *Tisane*.

Pauline Follic

Le peigne

« Pourquoi est-ce moi qu'il a choisie ? », songeait Heliyam en s'accrochant à la taille du moto-taxi. Elle était pourtant descendue la dernière du bus de Đà Nẵng. De plus, sa peau noire ne l'avait jamais désignée comme une cible prioritaire pour les cyclos et les marchands ambulants. Ils lui préféraient les touristes aux lunettes de prix et aux jambes blanches sous leur bermuda. Le garçon au scooter s'était adressé à elle dans un mauvais anglais :

— Voulez-vous visiter la cité interdite ?

— Non, je viens juste musarder en ville.

— Aimeriez-vous voir les caféiers en fleurs ? Ma famille possède une plantation dans les montagnes près d'ici. Vous pourrez vous y reposer, et je vous préparerai une tasse de très bon café.

Elle s'étonna : on était encore à un mois de la floraison au Vietnam. Il lui expliqua que leur domaine n'était pas très élevé et que les arabicas fleurissent plus tôt que les robustas. Elle était tentée par l'aventure. La floraison des caféiers est si éphémère que c'était une occasion à ne pas manquer. Elle saisit le casque qu'il lui tendait.

Trois ans plus tôt, elle avait été nommée rectrice de l'université franco-vietnamienne. Elle avait toujours aimé se ménager des temps de repos à Huế qui la changeait de Hà Nội. Les passants semblaient tous y profiter d'un moment de promenade. Les bars de rue servaient des cà phê sữa nóng, un curieux empilement d'une tasse contenant une larme de lait concentré sucré, d'un filtre en inox plein d'une mouture grossière de robusta au goût chocolaté sur laquelle on avait versé l'eau chaude, le tout surplombé d'un petit couvercle. La tasse était elle-même plongée dans un bol d'eau bouillante pour conserver la chaleur. Les clients pouvaient ainsi bavarder paisiblement et paresser sur leurs tabourets minuscules ou assis sur leurs talons selon le standing du lieu.

Le garçon ralentit son scooter et lui demanda par-dessus l'épaule : « Vous avez une peau d'or, n'est-ce pas ? ». Elle sursauta, une peau d'or, c'était une expression qu'elle n'avait jamais entendue que de la bouche de sa grand-mère. Elle lui avait raconté cette légende qui voulait qu'un dieu se soit servi d'or pour couvrir le premier homme et de la première femme de son ethnie, les Kaffas d'Éthiopie. « C'est très beau », ajouta-t-il. Cherchait-il à la draguer ? Elle remarqua alors que le garçon avait la peau particulièrement sombre.

Trois quarts d'heure plus tard, ils arrivèrent dans la plantation. La beauté de la vue sur les lagons et, au-delà, sur la mer fit sourire Heliyam de plaisir. Elle se promena entre les arbustes d'arabica. Les fragiles fleurs blanches pendaient en grappes généreuses qui répandaient de fraîches odeurs de jasmin. Elle retourna à la petite pergola dirigée

vers la mer où l'attendait sa tasse chaude. Dès la première gorgée, elle pensa boire le meilleur café de sa vie. Une forme d'euphorie s'empara d'elle. Elle interrogea le garçon sur l'origine de ces plants d'arabica. Alors, il lui raconta leur histoire.

Autrefois, vivaient au pays de Kaffa le jardinier Ayantu et sa femme Dinka. Elle était renommée pour sa sagesse et sa beauté, et lui pour son habileté à cultiver les caféiers. Chaque jour, le negusa réclamait une tasse préparée par Ayantu. Un matin, il aperçut Dinka et exigea que désormais ce soit elle qui lui apportât sa boisson.

Le couple décida qu'ils devaient s'enfuir. Ayantu se chargea de grains de café ainsi que de ses meilleures pousses. Après de nombreuses aventures, ils arrivèrent à Huế. Dinka jugea prudent de se déguiser en garçon. Ils s'installèrent sur la place bordant la cité interdite et proposèrent aux passants de goûter des tasses de café. Rapidement, la réputation de leur boisson parvint aux oreilles du Vương qui décida qu'il lui serait agréable d'être le seul en son royaume à pouvoir en profiter. Il laissa le jardinier choisir le terrain qui lui semblait le mieux adapté aux caféiers. Ayantu trouva dans la montagne une belle terre, riche et bien drainée, ombrée par de grands flamboyants. Le Vương s'y fit construire un petit palais d'été d'où il pouvait contempler la mer. Pour conserver le secret de sa plantation, il fit passer par les armes tous les ouvriers et la transforma ainsi en cimetière. Ce que le Vương ignorait était que cette terre si belle refusait de laisser les âmes des morts rejoindre l'Âm Linh. Un soir qu'il se promenait fort tard dans le jardin, il sentit comme des présences dans son dos. Il se retourna brusquement, mais ne parvint qu'à deviner des ombres s'enfonçant dans la terre. Son cœur cessa de battre quelques secondes et son front se couvrit de sueur. Il prit conscience que ses gardes ne pouvaient venir à son secours, car il leur avait interdit l'entrée du jardin. Son effroi grandit encore quand il sentit des frôlements serrer ses chevilles. Il se mit à courir de manière désordonnée. Des mains, sortant de terre, le faisaient trébucher. Soudain, il entendit une mélopée étrangement apaisante provenant du pavillon du jardinier et de son fils. Il s'y précipita, glissa la porte et ce qu'il vit lui coupa le souffle.

Une somptueuse jeune femme noire buvait du café tandis que, derrière elle, le jardinier chantait en lui peignant doucement les cheveux. Le couple se tourna vers lui, stupéfait. Pour masquer sa honte, le Vương simula la colère : « Pour te punir de lui avoir donné ma boisson, dit-il à Ayantu, cette femme rejoindra mon Palais des dames vertueuses », car c'était ainsi que l'empereur désignait son sérail. Il prit Dinka par la main et l'emmena avec lui afin de ne pas retraverser seul le jardin. Ayantu savait qu'il ne reverrait jamais sa femme, aussi cueillit-il une grande quantité de fruits Quả Mận Đỏ dont un unique suffit à tuer un buffle. Il creusa sa propre tombe sous un caféier, s'y installa, avala tous les fruits et mourut aussitôt. Au petit matin, les serviteurs refermèrent la fosse et annoncèrent sa mort au Vương. Il fut donc contraint de laisser Dinka s'occuper du jardin. Elle habita à nouveau son pavillon, où jamais le Vương n'osa la rejoindre. Chaque nuit, elle se promenait sous les arbustes où résonnait l'étrange mélopée. Puis elle rentrait se coucher, l'âme en paix et les cheveux parfaitement coiffés. Vint le temps de la nouvelle récolte de café. L'empereur but une tasse issue des fruits du plus bel arbuste et s'effondra, empoisonné. C'était au pied de ce caféier qu'était enterré le corps d'Ayantu.

Le jeune homme se tut, l'histoire était terminée. Pourtant, Heliyam restait insatisfaite. Elle voulait connaître le sort du personnage auquel elle s'était étrangement identifiée :

— Mais… qu'est-il advenu de Dinka ?

— Quelques mois après la mort de son mari, elle mit au monde un bébé tout noir. Cela déplut au Vương. Elle fut donc étranglée et ses cendres dispersées dans la mer. Ainsi, elle ne put jamais retrouver Ayantu.

Heliyam sentit sa gorge se serrer. Son malaise allait grandissant. Le soleil était maintenant couché par-delà les montagnes. Il était largement temps de retourner en ville, mais une étrange torpeur l'enveloppait. Une lune grise, posée sur l'océan, pointait un doigt tremblant vers elle. Pour rompre le silence, elle interpella le garçon dans la pénombre :

— Puis-je avoir une autre tasse ?

— Grand-père va vous la préparer.

Sa silhouette sembla glisser à travers la lumière incertaine, puis le moteur du scooter pétarada. La jeune femme avait clairement conscience que la situation aurait dû la paniquer, que le jardin maudit du conte n'était autre que cette petite plantation, que cette vue sur la mer était la même que celle qu'avait contemplée le Vương, et surtout, que le garçon l'avait piégée. Pourtant, elle ne pouvait réagir, comme si l'étrange volupté qui l'avait gagnée en buvant sa tasse ne pouvait tout à fait se dissiper. Elle savait que cette histoire de café empoisonné aurait dû l'inquiéter, mais elle sentait que s'il y avait un péril, il était ailleurs. Elle sursauta en entendant un frottement à côté d'elle. Elle

se tourna aussitôt et vit la forme sombre d'un homme assis à même le sol qui avait entrepris d'allumer un petit réchaud à braises sur lequel il posa une poêle sans manche.

Son allure était jeune, pourtant le garçon l'avait appelé grand-père. Elle le regardait, fascinée par le soin qu'il mettait à son ouvrage. Il tirait les grains verts d'une toile de jute, semblant choisir chacun d'entre eux pour de mystérieuses raisons, puis les jeta dans la poêle. Elle n'essaya pas de lui parler, supposant qu'il ne comprendrait ni l'anglais ni le français. La torréfaction développait de merveilleux arômes. La douceur des gestes de l'homme avait un effet apaisant sur Heliyam. Il écrasa les grains avec un pilon de bois. Elle ne fut pas même surprise de le voir ensuite saisir une jebena africaine. Il la remplit d'eau, y versa la mouture et la plaça sur le réchaud. Heliyam savait qu'il fallait attendre un bon quart d'heure pour laisser l'eau chauffer doucement. L'homme sortit alors trois minuscules tasses de terre cuite. Il remplit la première et la glissa vers Heliyam en baissant la tête.

— L'abol, la tasse du respect, songea-t-elle en buvant ce café aussi épais qu'un chocolat battu.

L'homme vida la jebena, renouvela son eau, et la remit à chauffer avec une quantité moindre de mouture. Heliyam n'absorbait que quelques gouttes de café qu'elle laissait ensuite s'évaporer dans sa bouche. L'homme poussa cérémonieusement le second café.

— La tola, la tasse qu'il faut boire en discutant, pensa-t-elle, hésitant sur la conduite à tenir.

L'homme commença à murmurer une complainte mélodieuse et triste. Elle fut surprise de s'entendre lui répondre en chantonnant la berceuse kaffa de sa grand-mère. Elle reçut enfin la troisième tasse au goût plus léger. « La baraka, la tasse de la gratitude, celle qui prolonge la présence de l'invitée ».

La forme ténébreuse, poursuivant sa mélopée, se glissa derrière elle. Quand elle sentit le peigne entrer dans ses cheveux, elle se laissa faire.

Carte blanche à Pierre Désequelles

Je suis professeur de l'université Paris-Saclay, docteur en physique nucléaire. Mes recherches portent sur la fragmentation des molécules pour des applications à la dépollution et pour la compréhension de la chimie de l'espace interstellaire.

J'anime un atelier d'écriture. Mes meilleures heures sont consacrées à la lecture de Karen Blixen, Georges Orwell, Harry Crews, ou James Crumley. L'écriture de genre et les pastiches sont mes styles de prédilection. Conscient de mon manque de souffle, je ne me suis jamais lancé dans l'écriture d'un roman. J'aime à la fois le sprint court que représente l'écriture d'une nouvelle et le temps long passé à la peaufiner. Mes textes ont été publiés dans quelques recueils et fanzine, comme *Souvenirs proustiens*, L'Harmattan (2025), *L'heure était maintenant venue*, Anagramme Grenoble (2024), *Train n°52 à destination du Nord*, Fanzine Bigornette (2024), *L'Asie et l'eau*, in revue Les Cahiers du Nem (2023) et *Pour une fois, la journée s'annonçait pas trop mal…*, N'co éditions (2022).

J'ai été honoré du Grand prix de la poésie RATP, avec l'affichage dans les métros en 2022.

Le fil d'argent

C'était une maison à l'écart, une étrange demeure perdue dans les plis d'une forêt à demi effacée par le vent. On disait qu'elle appartenait à une vieille femme qu'on ne voyait jamais. Certains l'appelaient la Folle de l'Argent, d'autres, plus cruels, la Sorcière des Bois. Pourtant, peu d'entre eux avaient osé s'approcher de l'habitation, où une lumière blafarde vacillait chaque nuit, en flamme fragile sur le point de mourir.

Seule Louise, une gamine de quinze ans, osait s'aventurer près de la barrière. Depuis toute petite, elle avait entendu les histoires que les anciens murmuraient sur la demeure et sa mystérieuse occupante. Chaque récit, mêlé de crainte et d'émerveillement, avait éveillé en elle un désir inexplicable de vérifier toute seule. Et puis, il y avait ce sentiment étrange qu'elle ne s'avouait qu'à demi : une sorte d'appel, la bâtisse l'attirait, l'invitant à découvrir un secret qu'elle seule comprendrait. Fascinée et téméraire, elle guettait chaque soir d'orage, fixant la lueur qui tanguait au-delà des rideaux épais. Elle entendait des échos étranges, des bribes de chants ou des chuchotements diffus, presque irréels.

Un jour, animée par une audace qu'elle ne s'expliquait pas, Louise poussa la porte de la barrière et gravit le chemin rocailleux jusqu'à la maison. Le bois de la porte était humide et marqué de griffures profondes, le temps lui-même avait essayé de s'y accrocher. Louise frappa.

Une fois. Deux fois. Rien.

Elle allait repartir quand la porte s'ouvrit lentement, dévoilant une dame d'un âge mûr à l'allure étrange. Elle était grande, filiforme, avec des cheveux gris qui semblaient tissés d'argent. Ses pupilles pâles fixaient Louise sans cligner, avides et fébriles.

— Tu es venue ? Tu veux entrer ? demanda-t-elle d'une voix rauque, saccadée, et émaillée de ricanements étouffés.

— Entre. Vite. Avant qu'ils ne s'en rendent compte.

Louise n'avait aucune idée de qui "ils" étaient, mais ses jambes bougèrent avant que son esprit ne proteste. Elle ignorait pourquoi elle entra. La curiosité sans doute, ou cet éclat fuyant dans les yeux de son hôte, un éclat qui promettait une révélation interdite, troublante.

L'intérieur de la maison était à la fois chaotique et captivant. Des dizaines de fils d'argent pendaient du plafond, tissés en un immense réseau qui enveloppait la pièce dans une toile d'araignée. Chaque fil vibrait, capturant la lumière des bougies disséminées un peu partout. Au centre de la pièce, une machine étrange ronronnait, une sorte de mécanisme à engrenages à l'aspect aussi ancien que le monde, d'où suintait une vapeur froide.

— Qu'est-ce que c'est ? dit à voix feutrée la jeune fille.

La femme sourit, un sourire qui était plus lourd de tristesse que d'apaisement.

— C'est le Fil. Le Fil d'Argent. C'est lui qui tient tout.

Louise ne comprenait pas. La dame d'un âge certain s'assit sur un tabouret d'un mouvement sec, presque mécanique, et l'invita à faire de même en désignant une chaise bancale. Ses mains, tremblantes mais précises, effleuraient parfois les fils suspendus, murmurant à des esprits invisibles. Elle observait l'adolescente d'un regard fixe, perçant, mais absent. Elle la voyait et ne la voyait pas tout à la fois.

— Je suis tisseuse, expliqua-t-elle. Depuis des années, je répare le Fil. Chaque fil représente une vie, et chaque enchevêtrement une décision. Parfois, les fils se croisent, tissant des motifs qui défient toute logique. Est-ce un hasard, ou l'œuvre d'une volonté plus grande, qui échappe à notre compréhension ? Louise scrutait ces entrelacements avec un mélange d'émerveillement et de malaise, se demandant si elle voyait des liens ou si son esprit commençait à s'égarer dans ce labyrinthe argenté.

— Regarde ! s'exclama la vieille dame en déployant ses bras osseux. Le Fil ! Il tient tout ! Tout !

Elle tira brusquement sur l'un des fils. Un hurlement lointain résonna. Louise recula.

— Quand un fil se brise, il emporte avec lui celui qui le portait, ajouta la femme, le visage grave.

Louise haussa les sourcils.

— Vous voulez dire que… que vous contrôlez les vies des gens ?

La tisseuse secoua la tête.

— Pas les contrôler. Les maintenir. Mais parfois, il y a des nœuds impossibles à dénouer. Alors je dois couper. C'est la partie la plus difficile.

Elle tendit la main et montra un fil qui vibrait plus que les autres. Louise le fixa, hypnotisée. Une vie entière était contenue dans ce fragile filament.

— Celui-là, c'est le tien, chuchota la tisseuse. Il est encore jeune, mais vois…

Elle lui montra un croisement presque impossible à défaire. Louise sentit une angoisse sourde monter en elle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

La femme la fixa de ses yeux clairs, un rictus fendu d'un soupir haletant.

— Que tu es à un carrefour. Tu es venue ici parce que tu sens qu'une partie de toi vacille. Je peux défaire l'entrelacs, mais cela aura un prix, lui dit-elle dans un rire étouffé.

Louise resta silencieuse. Elle ne comprenait pas tout, mais quelque chose, dans les paroles de la tisseuse, résonnait en elle. Pourtant, une petite voix dans sa tête lui murmurait que tout cela était insensé. Les fils, les nœuds, ce pouvoir étrange… Était-ce réel, ou n'était-elle qu'une spectatrice du délire d'une vieille dame esseulée ? Les souvenirs affluaient malgré elle : une dispute violente avec sa mère, des mots qu'elle avait hurlés et qu'elle regrettait depuis. Et ce garçon, au lycée, qu'elle évitait chaque jour parce qu'elle avait peur de ce qu'il pourrait lui dire.

— Qu'est-ce que je dois faire ? marmonna-t-elle.

La femme sourit de nouveau, mais cette fois, il y avait une étincelle de douceur dans son regard.

— Tu dois choisir. Je peux défaire l'enchevêtrement, mais alors une autre partie de ton fil deviendra fragile. Ou tu peux affronter ce qui t'attend, et tenter de le dénouer toi-même.

Louise réfléchit. Soudain, la pièce s'assombrit, les fils eux-mêmes retenaient leur souffle.

Quand elle sortit de l'habitation, il faisait nuit. Une étrange impression l'habitait, le monde autour d'elle vacillait, légèrement déformé. Le chemin rocailleux qu'elle avait emprunté s'était allongé, plus sinueux. Et à chaque pas, une question la hantait : avait-elle vraiment choisi ? Ou n'était-elle qu'un écho dans ce réseau de fils, un simple nœud en attente d'être coupé ? Malgré son trouble, une étrange légèreté s'insinua en elle, quelque chose de profond s'était déplacé.

La maison, derrière elle, était plongée dans l'obscurité. Plus de lumière vacillante, plus de murmures. Mais dans le vent, il lui sembla entendre une voix :

— Le Fil tient toujours.

Louise s'arrêta, frissonnante. Une dernière pensée lui vint, vive et pressante : si cette bâtisse n'était pas seulement un refuge. Peut-être qu'un jour, elle serait appelée à en prendre soin. Le vent s'était levé, balayant ses cheveux, et dans sa tête, l'écho de la voix vibrait, créant un fil invisible qui la reliait à la vieille femme.

Carte blanche à Sofiane AKIR

Depuis de nombreuses années, l'écriture m'accompagne, au gré des inspirations et quand le temps le permet. J'ai eu l'occasion de participer à quelques concours et publié le recueil *Échos d'Outre-Temps*, sur Amazon, avec le pseudonyme Léo Célestin : un ensemble de textes explorant des univers variés, entre réalisme et imaginaire.

J'ai publié un roman jeunesse au même endroit, une autre facette de mon écriture, tournée vers l'évasion et l'émotion, mais toujours empreinte de mystères. Que ce soit à travers la nouvelle ou le roman, j'aime jouer avec les atmosphères, les voix narratives et les destins de personnages qui, je l'espère, marquent le lecteur bien au-delà de la dernière page.

L'écriture reste pour moi un terrain d'expérimentation, un espace où chaque histoire est une porte ouverte sur l'inattendu, et surtout invite à la réflexion.

En quête de valeurs

Longtemps, la mouche vagabonda, de toit en toit, avant de trouver une fenêtre entrouverte. Dans la chambre tapissée d'éléphants, elle tourna en rond, pareille aux fées qui bénissent les couffins, et posa ses pattes velues sur la joue de l'enfant endormi. Un délice ! L'instant présent était cueilli… mais le petit cria :

— Papy, papy !

Le grand-père se précipita auprès du bambin en plein chagrin, qui maintenant se plaignait et suppliait :

— Papy, la mouche, elle m'a attaqué ! Après le petit-déjeuner, on la chasse et on la tue !

La chasser ? La tuer ? Ô misère ! Pourquoi les deux-pattes étaient-ils si prompts à la vengeance ? Était-ce là une valeur que les sapiens se transmettaient de génération en génération ? L'ailée était venue en paix, ne voulant qu'un peu de réconforts avant de poursuivre sa destinée, et eux ouvraient déjà les hostilités ! Tant de violence, son espèce n'avait pourtant rien fait pour mériter tant de malveillance !

Quelques minutes plus tard, le bambin était attablé dans la cuisine, un panda en peluche dans les bras, et fut vite rejoint par son papy. Des petits pains grillèrent, du jus de fruit fut secoué et du lait versé. Ces mammifères ne plaisantaient pas : une marmelade de coings, une confiture d'orange, c'était un banquet dès le réveil !

Sa trompe en salivait d'envie. Elle virevolta, se posa sur le pain du jour, se frotta les pattes comme le font les civilisés, et vomit ses sucs gastriques pour mieux les réingurgiter. Puis elle zigzagua, dégustant les crasses au sol, goûtant aux sanies sur la poubelle, piétinant couverts sales et vaisselle propre.

— Hum… la peste, cette mouche !

— Papy, je vais l'avoir !

Le bambin s'arma de son chausson et progressa à pas de souris, son panda tout contre lui.

— Attends ! Ce n'est pas comme ça que tu l'auras !

— Eh bien montre-moi !

— D'accord ! Mais si on commence à la traquer, on va jusqu'au bout, d'accord ? On ne lâche rien !

— Oui papy !

Que de haine, que de rage ! Pourquoi ? Ça n'avait pas de sens ! Picorer quelques mangeailles était-il à ce point un affront à leurs mœurs ? Sitôt leur festin avalé, le vieux suivi de sa progéniture atteignirent d'un pas résolu un placard où s'entassait un innommable fourre-tout. Y étaient amassés pêle-mêle des conserves de métal, des sachets remplis de riz, des sauces sous verre, des pâtes sous carton et d'indescriptibles objets confectionnés de main d'homme.

Cachée dans le feuillage d'une plante, la mouche observa l'aîné se hausser sur une chaise traînée depuis le salon et fouiller ce chaos surélevé. Au sol, les yeux grands ouverts du gamin et du panda admiraient le vieux explorer cet antre étrange. Celui-ci se mit sur la pointe des pieds, se pencha vers l'avant, au bord du déséquilibre, tendit le bras et parvint à agripper la tapette convoitée. Du haut de son piédestal, il émit un petit rire satisfait tout en faisant quelques moulinets du poignet. Long et souple, l'objet siffla comme une rapière acérée du bout duquel le vieillard traça un « Z » et triompha :

— À la fin de l'envoi, je touche !

— Oh, qu'est-ce que c'est ?

— Une tapette !

— C'est une arme spéciale contre les mouches ?

— Absolument ! Prêt ?

— Oui, papy !

Deux contre un, eux armés et elle sans défense, les deux-pattes n'avaient aucun sens de l'honneur ! La loyauté n'était-elle donc pas une valeur inculquée, une vertu estimée ? Humains, pourquoi avoir l'âme si empressée à tuer une innocente, étrangère sans attache ? Vouloir si aisément donner la mort la déconcertait. Cruelle folie ! Quelle infamie, quand elle pensa qu'eux avaient le privilège de vivre des décennies, et elle moins de cent jours. Chaque aube était précieuse, chaque crépuscule devait être sanctifié, telle était la sagesse des mouches depuis les origines, legs moral d'une espèce aux existences éphémères.

Mieux valait décamper dare-dare… mais le gamin s'empressa de refermer la fenêtre de sa chambre. Vite, elle devait trouver un repli ! Elle explora les alentours pendant que le vieux descendit minutieusement de sa chaise, les jambes flageolantes. Prise au piège, la mouche se dissimula dans une pièce isolée. Elle fit taire son bourdonnement, espérant être hors de portée de cette démence meurtrière. Vingt minutes plus tard, ses traqueurs ne l'avaient toujours pas débusquée.

— Cette froussarde aurait-elle déserté ?

— Non, là, papy ! Dans la chambre, sur l'oreiller !

L'aîné s'approcha d'elle à pas feutrés. Il leva lentement le bras puis l'abattit avec férocité. Mais peu encline à se laisser assassiner, la mouche s'échappa prestement. Dix fois, elle aurait eu le temps d'esquiver, tant le vieillard était d'une grotesque lenteur. Elle tourna dans les airs et atterrit trois mètres plus loin, amenant le deux-pattes à sa deuxième tentative qui se solda par un échec tout aussi cuisant. En vérité, quelle mollesse !

Sa prise de conscience fut alors immédiate : nulle raison de s'inquiéter de ces chasseurs amateurs et de leur ridicule tapette. Comment avait-elle pu se laisser dominer par la peur et se rabaisser au rang des fugitives ? Fini de fuir ! Fini de se tapir ! Elle se mit à tourbillonner au gré de ses caprices, se baladant d'un mur à un autre, passant de l'ombre à la lumière. Cette liberté retrouvée, son envol s'allégea.

Pourtant, où qu'elle allât, le mioche aux yeux de lynx la traquait et la dénonçait, infatigable, tandis que le vieux se laissait guider, se jetant comme un fauve dès que possible, griffant l'air de sa tapette. Des dizaines de minutes s'écoulèrent. Cent fois l'arme frappa, mais toujours la mouche parvint à s'échapper, agile et inatteignable. Poursuivie sans répit, elle devait bien admettre la pugnacité de ses prédateurs.

— Papy, là, dans le salon !

Le vieux, le front en sueur, se contenta désormais d'assigner des ordres au rejeton qui scruta sous la table basse, secoua les rideaux avec énergie, souleva les coussins du canapé et fouilla parmi les livres de la bibliothèque. Elle tendit les antennes :

— Elle ne perd rien pour attendre, cette garce !

— Oui, papy ! On l'aura !

— Petite mouche, viens ici !

— Petite mouche, où es-tu ?

— Petite mouche…

— … mon papy et moi, on va t'écrabouiller !

Ces deux-pattes pouvaient bien fanfaronner, maintenant elle se savait plus vive et endurante. Ils voulaient en découdre ? Très bien ! Ces mammifères se prenaient pour les rois du monde avec leurs nations et leurs inventions, mais aujourd'hui, elle était plus que jamais déterminée à leur faire payer leur condescendance millénaire ! La renommée de sa lignée ne serait pas entachée par sa couardise : jamais elle ne capitulerait ! Si elle devait trépasser pour ce principe, elle regarderait la mort en face ! Elle choisit son lieu de bataille et lança, provocatrice :

— Bzz…

— Papy, papy ! Là, dans la salle de bains !

— Où ?

— Au plafond ! Saute !

— Mais enfin, je…

— Saute papy, allez saute !

— Bzz, bzz ! défia-t-elle encore.

Le vieux posa le pied droit sur le bord de la baignoire, stabilisa son pied gauche au sol, chercha son appui… mais n'osa finalement pas sauter. Ah, maintenant c'était elle qui menait la danse ! À grands renforts de cris et de grimaces, le garnement essaya de la déloger, mais elle les toisa de haut. Insolente toute parée de son corset charbonneux, elle tachait le plafond blanc. De son bourdonnement, elle les railla : alors les sapiens, quel effet ça fait d'être dominés ?

Voyant bien que les chasseurs ne la quittaient pas des yeux, elle fit mine de se carapater et de se réfugier sur le guéridon de l'entrée. Le vieux se rapprocha, et elle le nargua de son immobilisme. Il retint son souffle… ne se précipita pas… resserra sa prise sur le manche de la tapette… et frappa ! L'arme claqua comme un fouet sur le vase qui tomba à terre et se brisa !

La mouche s'offrit de joyeuses cabrioles aériennes. Sous elle, les têtes-à-deux-yeux se levèrent et, suivant ses envolées, firent quelques ronds entrecoupés de zigzags. Enorgueillie, elle se dandina du postérieur.

— Elle est vraiment forte cette mouche !

— Bon… je crois qu'on va arrêter les frais ici.

— Quoi ? Mais papy… tu abandonnes ?

— Je… je te passe le relai ! Aujourd'hui, mon poussin, tu apprends la persévérance !

Un de moins ! se félicita la mouche. La justice sourit aux méritantes !

— Il me faut la tapette alors !

— Hum… tiens, mais ne casse rien !

Le vieux, les traits résignés, donna l'arme au bambin qui

la contempla comme s'il venait de recevoir Excalibur grâce à laquelle il terrasserait les dragons de tous les cieux. La tapette entre les mains de cette demi-portion n'inquiéta pas la mouche. Le morpion n'avait toujours pas compris sa leçon ? Alors il était temps de lui jouer un dernier tour ! D'abord, elle le fit courir de pièce en pièce, histoire de le fatiguer. Puis elle se positionna sur la télévision et attendit patiemment d'être repérée. Quand l'écran serait à terre et brisé en mille éclats, il devrait bien s'incliner. Au passage, elle lui aurait enseigné l'humilité !

Prudent mais déterminé, l'enfant se rapprocha…

La mouche se plaça au beau milieu de l'écran…

D'un coup vif et violent, il abattit son épée de plastique. Le téléviseur subit l'assaut, tangua légèrement. Le temps s'arrêta… la mouche venait d'éviter l'attaque de justesse ! La fraction d'une seconde, elle avait visionné l'horreur de son corps ratatiné au bout de la tapette, les six pattes brisées. Sans doute s'était-elle un peu trop laissée aller au dédain…

… et pourtant, elle ne se déroberait pas !

Mieux valait mourir dignement que vivre lâchement !

Alors, d'un battement d'ailes, elle se posa de nouveau sur le dessus du téléviseur et regarda l'enfant droit dans les yeux… qui leva son arme, la suspendit en l'air… mais ne frappa pas.

— Papy, c'est obligé que je la tue ?

— C'est toi qui décides.

— Tu seras pas déçu ?

— Non, mon poussin.

— Alors, fini la chasse…

Le petit être posa la tapette et ouvrit une fenêtre. La mouche s'envola, un dernier regard envers le garnement. Son aïeul voulut lui enseigner la persévérance, et le rejeton leur aura montré que faire la paix n'était pas si compliqué.

Carte blanche à Thomas Lop Vip

Dans le recueil en question : « Écrire contre la haine » de la LICRA (lien), j'ai publié "Hérissé".

Lina

Suisse, Canton de Fribourg,
Saint-Aubin, juin 1949

Lina déplaça la chaise en bois et l'installa tout près de la fenêtre de sa cuisine. Elle pouvait ainsi observer la place centrale et guetter la venue de son fils, André, et de sa petite-fille, Anne-Marie. Elle s'assit, remarqua l'animation du village et laissa ses pensées vagabonder.

Lina se rappela avoir gardé Anne-Marie la première fois lorsqu'elle avait cinq ans. C'était en 1944. Son homme était encore là, mais alité, rongé par la maladie. Elle avait envoyé sa petite-fille en bas, à l'épicerie, lui ramener de quoi préparer la soupe. La petiote avait demandé, en plus, deux sucettes, expliquant à l'épicière – qui avait rapporté ensuite à Lina le bon sens de sa petite-fille – qu'elle les prenait pour son grand-père : il en avait bien besoin parce qu'il était malade. Elle avait annoncé ensuite qu'il fallait reporter le tout sur le carnet.

Auguste avait reçu son cadeau avec beaucoup de plaisir et avait répondu gentiment qu'il gardait volontiers une sucette, mais qu'il aimerait qu'Anne-Marie mangeât la seconde. Pour le lait, le sucre et le café, Lina s'en occupait elle-même puisqu'elle devait présenter des coupons de rationnement pour pouvoir les acheter. Auguste se plaignait toujours du mauvais goût du café. En effet, difficile de faire mieux qu'avant la guerre, puisque pour étendre les stocks, il était mélangé avec de la chicorée. Il préférait donc le Nescafé, qu'il avait trouvé révolutionnaire lorsqu'il avait été inventé avant la guerre par Max Morgenthaler, un chimiste qui travaillait chez Nestlé à Vevey.

Le Nescafé était si moderne pour lui : rien qu'un peu de poudre dans de l'eau chaude et surtout un gain de temps appréciable.

Lina se rappela avec émotion qu'Auguste, lorsqu'il se préparait une tasse, prenait sa voix de ténor et chantonnait : « Le café éclair, sans cafetière ! » ou « Moulin, cafetière, filtre ! Non ! trop long ! trop compliqué ! tout ce tralala ! Prenez simplement Nescafé ! »

Auguste s'était vite intéressé à cette invention. Lors du krach boursier de 29, le café, comme tant d'autres denrées, avait perdu de la valeur. Le Brésil ne savait que faire de ses stocks de café, qui ne valaient presque plus rien et qu'il fallait tout de même écouler pour limiter la casse. Nestlé, experte dans la conservation des aliments, fut sollicitée.

En 1937, Max Morgenthaler trouva enfin la recette magique. Le chimiste avait abandonné l'idée d'une tablette de café en forme de cubes solubles, à l'image des cubes de bouillon Maggi que tous les Suisses pouvaient conserver si longtemps dans leurs placards. Il créa une poudre fine de café. La Suisse fut choisie comme marché test et, face au grand succès rencontré par ce « café express », le brevet de fabrication fut déposé en 1938.

Malgré la guerre, les ventes augmentèrent en Grande-Bretagne et en Suisse. Chaque famille gardait précieusement une boîte de Nescafé dans son abri anti-aérien. Et que dire des Américains ? Ils avaient classé le café mi-

racle, si facile à conserver, comme « nécessaire à l'effort de guerre ». Les GI, à la Libération, le distribuaient avec leurs cigarettes et leurs chewing-gums.

Puis, en 1945, les citoyens américains et canadiens le glissaient dans les colis CARE qu'ils envoyaient par bateau aux populations qui avaient tant souffert de la guerre. Inutile de préciser que son mari se sentait fier que la Suisse ait pu, grâce à une invention helvète, aider son prochain.

Mais à la fin de la guerre, Auguste était tellement malade qu'il ne pouvait même plus boire sa chère tasse de Nescafé… Il passait alors son temps à écouter la radio, que Lina avait déplacée pour lui dans la chambre à coucher.

Il ne fallait surtout pas le déranger les dimanches après-midi, lorsqu'il écoutait les variétés de l'émission *Pour Nos Soldats*. Il aimait entendre les louanges des valeurs suisses : notre objectivité, notre volonté de rester indépendant, notre dynamisme et notre progressisme. « Et notre modestie ? », s'amusait-elle à lui répéter. Maintenant, la radio avait retrouvé sa place à la cuisine, sur le grand buffet, et il n'y avait plus qu'une auditrice…

Lina revint à la réalité. Comment pourrait-elle s'occuper d'Anne-Marie tout en veillant au magasin et à la bonne marche de l'horlogerie et de la bijouterie ? Comment tout concilier ? Allez, elle l'avait bien fait avant, mais maintenant, elle était plus âgée. Elle ne pourrait pas envoyer Anne-Marie dehors s'occuper à tout bout de champ. Il faudrait donc qu'elle la garde près d'elle. Mais elle n'avait plus aucun jouet et la petiote risquait de lui mettre le cheni partout. Oh ! elle arriverait bien à lui fabriquer une poupée avec une bûche et des tissus ! Elle pourrait aussi l'initier à la joaillerie en lui montrant comment monter un collier en perles. Et pour les repas ? Soupe à midi, et le soir, elle l'enverrait à la laiterie. Elle pourrait y choisir un yaourt parmi les différents goûts que la laitière proposait maintenant. Mais avant tout, un coup de panosse était nécessaire, et elle devait préparer le café avant la venue d'André et d'Anne-Marie. Faire la poutze ne lui avait jamais plu, mais elle prenait plaisir à préparer le café. Elle appréciait les rituels de sa confection, les arômes libérés à l'étape du broyage et ceux qui se répandaient dans toute sa maisonnée lorsqu'elle versait l'eau bouillante sur la mouture. Depuis quelques mois, les difficultés de la guerre s'estompaient, les restrictions d'importation avaient été levées, et elle avait enfin retrouvé du café au goût subtil et de meilleure qualité. Mais pour en trouver de haute qualité, elle devait tout de même se rendre jusqu'à la ville de Neuchâtel. Un bar à café italien venait d'y ouvrir. Il offrait aux clients des dégustations et la possibilité d'acheter du café torréfié sur place pour garantir fraîcheur et goût exquis. Quel luxe ! Elle y avait acheté récemment du café pur Arabica, synonyme de qualité et de saveurs onctueuses pour elle. Dès son entrée dans ce nouvel établissement, elle fut tout de suite séduite par l'odeur qui y régnait, envoûtante et irrésistible, celle du café fraîchement torréfié. N'était-il pas comme une chanson que l'on fredonne et qui ne nous quitte pas ? Non, plutôt une symphonie de notes olfactives. Lorsque la propriétaire du bar avait torréfié elle-même les précieux grains qu'elle avait achetés, ils avaient libéré dans tout le magasin des senteurs de noisettes grillées. Mais elle avait aussi perçu quelques notes subtiles de caramel et de chocolat. Lina y était donc restée longtemps, pour s'enivrer d'autres impressions à chaque nouvelle torréfaction. Des effluves floraux puis fruités avaient aussi caressé ses sens. Elle s'était réjouie de goûter à son café. Le voyage de retour en train jusqu'à Saint-Aubin lui avait alors semblé interminable. Lorsqu'elle avait enfin pu le préparer et le déguster, elle avait savouré chaque gorgée. Le café était aussi exquis que son arôme l'avait laissé présager. Lina y avait découvert une complexité insoupçonnée : des notes de fruits rouges et de miel avaient dansé sur sa langue, suivies d'une légère acidité qui s'était effacée pour laisser place à une finale de noix grillées avec un soupçon de chocolat noir. L'amertume était délicate, subtile, parfaite. Elle n'avait pas besoin de voyager, elle pouvait s'évader rien qu'avec une tasse de café !

Lorsqu'elle n'avait plus de grains fraîchement torréfiés, Lina devait prendre davantage de temps pour préparer le café. Pour moudre les grains, elle n'utilisait pas le moulin mural Peugeot qu'Auguste lui avait offert ; elle préférait l'ancien moulin à café en bois de sa maman, qu'elle calait entre ses jambes. Elle veillait à ne broyer les graines qu'au dernier moment, afin que les arômes ne s'estompent pas et restent intenses. Lorsqu'elle ouvrait la petite porte bombée de son moulin, la fabuleuse odeur du café fraîchement moulu était libérée et embaumait toute sa maison. Elle utilisait maintenant un filtre en papier Melitta, qu'elle rinçait avant d'y déposer la mouture. Elle versait, par étape et lentement, l'eau frémissante qui s'écoulait dans sa cafetière en porcelaine. Elle espérait que son café serait alors parfaitement équilibré, mais doux. On était loin du Nescafé d'Auguste, s'amusa-t-elle en y repensant. Ah ! Auguste…

Elle pensait souvent à lui. Son absence lui serrait le cœur. Son statut de veuve lui avait certes donné de la liberté, de l'indépendance et les rênes de l'horlogerie-bijouterie, mais elle devait porter cette solitude, surtout les soirs, surtout les dimanches…

Son horloge Morbier sonna quatre heures. Son gong sourd résonna dans toute la maison et la tira de sa nostalgie. Il était grand temps pour elle de préparer le café. Ses rêveries l'avaient mise en retard, ils allaient bientôt arriver ! Lina se leva avec peine. Elle sortit une bûche de la grande caisse en bois et la glissa dans le foyer de sa cuisinière en fonte émaillée noire, allumée dès le matin, afin que toute la maison soit chauffée. Elle attrapa le crochet suspendu et l'inséra dans une rondelle afin d'ouvrir la plaque de cuisson. Elle y déposa sa bouilloire en aluminium, après l'avoir remplie d'eau. Soudain, la porte claqua. Lina eut à peine le temps de se retourner qu'Anne-Marie s'élançait déjà vers elle, son père sur ses talons, un rire franc à la gorge. Elle ne les avait pas entendus grimper ! Elle ouvrit ses bras et accueillit sa petite-fille. À l'instant, sa solitude et ses inquiétudes s'envolèrent. Elle profita de ce moment de tendresse, si précieux.

Carte blanche à Véronique Völki

Depuis six ans, j'écris. Le déclencheur a été le diagnostic de la maladie de ma Maman. Il m'a semblé important de transmettre à ma famille des témoignages liés à sa vie et à celle de mon Papa, avant qu'ils ne disparaissent. Ainsi sont nés des récits de vie.

J'ai décrit les habitudes des personnages emblématiques de ma famille, et de leur région : la Suisse romande pour ma mère et l'Allemagne pour mon père. Par exemple, Lina, l'héroïne de ma nouvelle, est mon arrière-grand-mère, et Anne-Marie, ma mère. Je remercie l'association *La Piterne* pour la publication et les lecteurs de *La Nouve* pour leurs précieux conseils.

En plus de la nouvelle, le conte est un de mes genres préférés. Il faut, en peu de mots, installer une ambiance et imaginer une histoire originale.

Depuis deux ans, je partage mes récits avec d'autres lecteurs, en participant à des concours. Cinq de mes textes ont été publiés sur des sites ou des blogs, et j'ai remporté deux concours. Mon conte *Églantine* a reçu en 2024 le Prix Patrick Chamoiseau au Festival des Contes de la Vallée de Munster, en Alsace. En attendant une éventuelle publication dans un recueil de contes, je l'ai auto-édité et j'ai demandé à ma fille aînée de l'illustrer.

Les adultes

Il y avait, tout près de la halle, au coin de deux rues, un tout petit café d'apparence débonnaire et tranquille, un vrai café patriarcal. Au comptoir trônait une grosse maman à double menton ; elle avait des cheveux gris bien lissés, tutoyait les habitués et s'intéressait à leurs petites affaires.

Entre les tables circulait non sans peine, un gros papa à triple menton, qui portait la moustache blanche en brosse et les cheveux coupés ras. Lui aussi, il tutoyait les abonnés et il savait fort bien leur dire :

— Tu n'auras pas un verre de plus, quand tu me le payerais francs, et si j'ai un conseil d'ami à te donner, c'est de retourner tranquillement chez toi, pour ne pas faire veiller ton monde. Va, mon garçon ménage ton argent, tu deviendras riche ; couche-toi de bonne heure et lève-toi de bonne heure, tu vivras longtemps. Là, gentiment ! au revoir !

La bonne grosse mère s'appelait Mme Vincent, le bon gros père s'appelait M. Vincent, et le café patriarcal s'appelait le café Vincent. Les ivrognes fuyaient le café Vincent, parce qu'il n'était pas permis de s'y griser ; les braillards l'avaient en horreur, parce que "c'était trop tranquille". Vacheron, qui était un homme d'habitudes tranquilles et régulières, fut tout d'abord frappé de la simplicité extérieure et de la propreté du café Vincent. Il avait, depuis trente ans, l'habitude de boire tous les soirs un petit verre de rhum, un seul, pour combattre l'influence de l'air de la terre ferme, qui lui donnait des crampes d'estomac.

— C'est là, pensa-t-il, que je boirai mon petit verre.

— Tu auras tes soirées libres, lui avait dit le commandant, je n'ai pas besoin de te prévenir que tu dois être rentré à dix heures.

Tous les soirs, à huit heures sonnantes, Vacheron accrochait son chapeau de toile cirée au deuxième crochet, à gauche en entrant. À neuf heures juste, il décrochait son chapeau et rentrait au logis.

La première fois que cette espèce de monstre marin vint s'échouer sur la banquette rouge du café Vincent, Mme Vincent abaissa un peu les deux coins de sa bouche ; les matelots, vous le savez, sont un peu tapageurs ! M. Vincent se promit d'avoir l'œil sur lui. Cela n'était pas nécessaire ; quand il eut payé tranquillement, et qu'il se fut retiré sans avoir ouvert la bouche, sinon pour humer son rhum à petites gorgées, M. et Mme Vincent se regardèrent d'un air surpris.

— C'est le matelot du fils Renaud, dit en manière d'explication le secrétaire de la mairie, qui becquetait délicatement un lot très modeste de cerises à l'eau-de-vie.

— Ah ! vous m'en direz tant ! répliqua Mme Vincent et elle ajouta : C'est un jeune homme très bien élevé (Vacheron était un jeune homme de quarante-huit ans, conservé dans la saumure).

Les habitués s'étaient d'abord sentis gênés en présence de ce grand gaillard qui se tenait immobile comme une statue, avec un visage si impassible et si anguleux, qu'on l'eût facilement cru taillé à coups de serpe dans un morceau de bois de gaïac. Sa pipe, vissée au coin de sa bouche, envoyait à de longs intervalles d'énormes bouffées vers le plafond. On eût dit un cachalot, occupé à chasser des colonnes d'eau par ses évents. Ses yeux ne clignaient pas, pendant qu'il regardait tout droit devant lui, dans le vide ; et cependant chacun des assistants croyait être l'objet de son attention particulière. Certains portraits produisent cette illusion leur œil est fixe, et cependant il semble vous poursuivre partout avec une persistance gênante.

Mais le premier qui, poussé par la curiosité, s'avisa de lui parler, découvrit que l'homme de bois était le meilleur enfant du monde.

Vacheron fut bientôt le favori du café Vincent, toujours prêt à répondre à toutes les questions, et à révéler à tous ces malheureux, qui ne connaissaient la mer que de nom, tous les mystères de la vie maritime.

— C'est étonnant comme ces gens-là savent peu de chose, disait-il un jour au commandant. Mais ils ont bonne volonté, et ils apprendront vite. Alors tu passes tes soirées à faire des cours d'adultes.

— Précisement. Ce sont de vrais adultes

Vacheron n'attachait au mot adultes aucun sens bien déterminé. Il crut comprendre cependant que c'était un mot d'officier de marine pour désigner les malheureux qui ne naviguent pas. Aussi l'adopta-t-il avec enthousiasme. Son amour-propre était singulièrement flatté d'avoir quelque chose à apprendre à quelqu'un, et il se mêlait une toute petite pointe d'orgueil à la patience inépuisable qu'il déployait avec ses adultes.

Où l'amour-propre va-t-il se nicher ? Vacheron envoyait depuis quinze ans sa solde presque entière à la veuve de son frère ; il trouvait la chose si naturelle qu'il n'en avait jamais soufflé mot à personne ; le même homme se rengorgeait avec une vanité risible en parlant des progrès de ses adultes.

Toute la journée, depuis l'heure où le commandant lui avait parlé à la gare, Vacheron s'était promis de faire languir les adultes avec la grande nouvelle qu'il apportait, de les leurrer, de les dépister vingt fois, avant de leur dire :

— Eh bien ! voilà de quoi il retourne.

Il n'y pas dix minutes qu'il avait suspendu son chapeau au deuxième crochet, à gauche en entrant, que déjà, la dame au double menton avait deviné son secret, et lui disait, à sa grande surprise :

— Le commandant se marie : est-ce bien cela ?

— C'est bien cela.

— Il épouse Mlle Cartel, est-ce bien cela ?

— C'est bien cela, répondit Vacheron tout penaud.

Comment Mme Vincent avait-elle deviné si vite. Comment avait-elle pu débrouiller avec tant de dextérité un écheveau qu'il avait passé toute sa journée à embrouiller de son mieux ?

Il se posa souvent cette question, sans jamais parvenir à la résoudre.

L'union projetée eut la pleine et entière approbation de M. et de Mme Vincent, qui en valait bien une autre, et celle de tous les habitués.

J. Girardin — *Journal de la Jeunesse* (1874)

La Nouve
Les nouvelles de la nouvelle